

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La débâcle du protestantisme

Les chemins de Joergensen

Les jugements d'Henri Massis sur l'Orient

Les « Bucoliques » de M. Victor Kinon

Les idées de M. Lucien Romier

Une réponse à M. J. Constant

L'avenir de l'Extrême-Orient

Une « solitude » au Béguinage de Bruges

Herbert Parrish

Jean Soulairol

Léopold Levaux

Jean Valschaerts

D^r W. Gurian

D^r W. Berner

François Paris

Raymond Radclyffe

Abbé Rodolphe Hoornaert

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le siège de la Sagesse de Louvain, Mgr J. Schyrgens.
L'impérialisme. — Grande-Bretagne. — Afrique du Sud.

La Semaine

◆ Un jeune émigré russe a abattu, en gare de Varsovie, le représentant de Moscou. Geste que rien n'excuse et qui tout condamne, mais geste compréhensible aussi. Qu'à la vue des malheurs de sa famille, de ses proches et de ses amis, qu'au spectacle de ce que les Bolcheviks ont fait de sa patrie, un jeune homme en soit arrivé à tuer froidement l'assassin de la famille impériale promu ambassadeur de Russie, encore une fois cela ne s'excuse pas, mais cela se comprend. L'acte du jeune monarchiste russe s'excuse d'autant moins que les terribles représailles qu'il provoqua ne sont certes pas compensées par la disparition d'un criminel affreux et méprisable.

L'assassinat de Woykoff, survenant en pleine crise anglo-soviétique, et au moment où le monde civilisé tout entier éprouve comme un sursaut anti-communiste, a déchaîné une colère folle à Moscou. Pris de jureur, les chefs rouges ont massacré à tort et à travers. Par haine aveugle? Par faiblesse impuissante? Par provocation consciente de la force qui l'appuie?..

Moscou l'a pris de très haut vis-à-vis de la Pologne, et comme les divisions qui opposent les unes aux autres les nations européennes — cette Europe qui, un jour, s'appela la Chrétienté! — ne permettent, hélas! pas de compter sur une entente de l'Occident contre Moscou, Varsovie, qui se devait évidemment de regretter le meurtre d'un diplomate accrédité chez elle, a dû en plus adopter un ton que l'on préférerait ne pas entendre employer vis-à-vis de brigands.

On dit que Moscou ira jusqu'à exiger que la Pologne refusât le droit de séjour à tout Russe monarchiste et qu'à l'appui de cette invraisemblable exigence, la menace d'une invasion par l'armée rouge serait évoquée. Sans doute ne sont-ce là que des excès de ce matamorisme cher aux révolutionnaires. A moins que les Rouges, au courant des lamentables et funestes querelles des nations occidentales, ne soient décidés à jouer gros jeu, trop certains qu'un bloc antisoviétique ne se constituera pas encore demain.

Mais si, tout de même, les Bolcheviks en venaient à vouloir humilier la Pologne, s'ils en arrivaient à lui déclarer la guerre, que ferait l'Europe? Que ferait Berlin surtout? Il est de toute évidence que le Reich ne serait pas fâché de voir sa voisine dans l'embarras. Il essaierait de tirer les marrons du feu et de faire payer un bon prix, d'éventuels services ou même, simplement, une certaine neutralité. Mais Londres et Paris laisseraient-ils faire? Pauvre Pologne, son sort n'est guère enviable. Rempart de l'Europe contre la barbarie, elle est exposée à ne pas trouver chez les peuples qu'elle protège contre le flot rouge, les secours sur

lesquels elle serait en droit pourtant de compter. Rien ne démontre mieux l'anarchie de l'Occident.

D'autre part, l'actuel terrorisme rouge vient détruire les illusions de ceux qui parlaient d'un bolchevisme assagi et modéré. Ou le sinistre régime qui sévit là-bas est plus radical et plus fort que jamais; ou, resté radical, il a vu échouer tous ses plans de révolution mondiale et, bien près du bout de son rouleau en Russie même, joue-t-il ses dernières cartes. Mais, en tous cas, d'évolution ou de modérantisme, il ne peut être question.

Devant l'explosion de la folie moscovite, en présence des intrigues russes en Chine, en Angleterre, hier au Maroc, on se demande si l'occasion ne s'offrirait pas une nouvelle fois au monde civilisé de purger l'univers des plus sombres criminels qui aient jamais déshonoré l'humanité. Peut-être une croisade anti-bolchévique — idée qu'avait toujours caressée notre Grand Cardinal et qu'il ne sut jamais se résoudre à abandonner tout à fait — apparaîtra-t-elle à nouveau comme possible, souhaitable et même hautement nécessaire.

Ah! si l'Europe pouvait retrouver, en face des excès communistes, le sens de ses traditions et la raison de sa solidarité, quels espoirs n'autoriseraient pas un tel réveil! Une fois de plus, on palabre à Genève et on y travaille à édifier la Paix. Mais comment parler sérieusement de paix, d'entente, de désarmement aussi longtemps que les maîtres actuels de l'immense Russie s'appliquent à infuser le poison communiste dans toutes les artères vitales de l'humanité, aussi longtemps que des armées rouges seront recrutées, équipées et armées — et pas seulement en Soviétie — dans le but avoué de faire sauter tout l'édifice social actuel et d'établir sur les ruines de notre civilisation, l'anarchie et le chaos. Et par quels moyens!...

Quelle faute, quelle honte que les hérauts du Droit et de la Justice, les vainqueurs de 1918 aient laissé se développer ce chancre qui menace de tout envahir.

Mais à quoi bon faire de beaux rêves! Moscou peut être bien tranquille. Après Rome, New-York et Londres, — peut-être Paris demain — s'opposent avec plus ou moins d'énergie à la propagande rouge. Berlin lui-même, qui joue la carte moscovite au mieux de ses intérêts, finira sans doute par prendre des mesures préventives contre une éventuelle contagion. Mais rien ne permet d'entrevoir ni d'espérer l'action commune, seule efficace. Elle exigerait une unité morale que le monde a perdue en apostasiant et qu'il ne retrouvera qu'en revenant au Christ.

La débâcle du protestantisme ⁽¹⁾

Les institutions ont la vie dure, celles d'ordre religieux surtout. Elles prennent beaucoup de temps pour mourir : des générations entières, des siècles entiers. Les causes de cette lenteur ? La nostalgie des habitudes religieuses. Les intérêts divers d'ordre matériel et personnel. Le paganisme et les mystères païens ont languie au sein de l'Empire romain longtemps encore après Constantin. Sont-ils jamais morts « entièrement » ? Voilà qui est douteux. Grâce au syncrétisme, ils ont survécu au sein de l'Eglise même. Mais peut-être rien ne meurt-il réellement après tout ? Tout au moins les valeurs religieuses semblent-elles pouvoir prétendre à la prérogative de l'immortalité. Car les religions modifient et affectent les mouvements qui les absorbent.

Mais en tant que puissance religieuse organisée, le protestantisme est moribond et plus d'un indice démontre sa rapide désintégration.

Ceci ne veut pas dire que les millions de méthodistes, de baptistes, de presbytériens, que les deux cents autres sectes protestantes d'Amérique vont se présenter, faisant force courbettes devant la hiérarchie en chape et en mitre ; baisant les anneaux d'améthyste des évêques et des cardinaux ; en enfants prodigues repentants demandant à être instruits et reçus dans le giron de l'Eglise. Rien de pareil. Les âges de persécution religieuse, l'âge de l'estrapade et du chevalet, l'Inquisition, le *Livre des Martyrs*, de Fox, *Westwardo!*, les guerres religieuses, tout cela est encore trop près de nous. Les préjugés anti-romains sont dans le sang, héritage de race. Le Protestantisme proteste encore.

▼ D'autre part, les hommes cultivés, la masse des intellectuels, à mentalité critique (dont le nombre croit rapidement) ne semblent nullement enclins à se soumettre à une autocratie religieuse. Si la Bible est devenue pour eux un roseau brisé, ou un maréage, il n'y a aucune raison de croire qu'ils se tourneront vers des ecclésiastiques drapés dans les traditions de siècles morts pour leur demander de les guider vers l'Eternité. Ils partagent avec la plèbe une antipathie arrêtée pour la hiérarchie, les cérémonies religieuses, les statues en plâtre, les églises pompeusement décorées, les superstitions et le fétichisme, des dieux localisés, un Enfer entendu au sens littéral du mot, des doctrines méticuleuses et des philosophies désuètes, le célibat et le monachisme, pour les prétentions à un savoir d'ordre supérieur et ésotérique, pour les tendances à une domination politique, pour les prétentions à une finalité certaine et définie à la possession de la Vérité.

Un protestantisme en état de désintégration ne reviendra pas plus à Rome que la démocratie troublée de nos jours ne retournera au système féodal pétrifié dans son archaïsme.

Le protestantisme, comme force religieuse organisée, se meurt au XX^e siècle, en vertu des mêmes indices d'autorité brisée qui marqua la mort de l'unité romaine au XVI^e siècle.

Partout l'autocratie religieuse perd du terrain.

I

Un historien fameux, l'évêque Stubbs, d'Oxford, connu pour avoir épousé sa cuisinière, recommandait aux étudiants d'éviter toute généralisation et toute idéalisation : c'est là un fort bon conseil pour l'historien en herbe. Les livres de l'évêque en question, pour être ennuyeux à lire, sont éminemment sains. Certes, il serait téméraire de tirer des conclusions précises de mouvements

(1) Nos lecteurs liront avec le plus vif intérêt la traduction d'un article publié dans le numéro de mars de l'*Atlantic Monthly*, l'importante revue américaine, par un pasteur protestant très connu aux Etats-Unis. Inutile d'attirer l'attention sur les réserves qu'appellent les passages relatifs au catholicisme. Nos lecteurs rectifieront eux-mêmes. Mais cet important témoignage d'un ministre protestant sur le protestantisme américain méritait d'être souligné alors que tous les esprits réfléchis ont les regards tournés vers la grande république dont la guerre a fait en quelque sorte l'arbitre du monde.

populaires de vaste envergure, et surtout de prophétiser. Cependant, beaucoup d'observateurs avertis de la situation actuelle du monde religieux sont persuadés que nous nous trouvons au milieu d'une révolution religieuse. Et il est de sérieuses raisons de croire que les historiens du XXI^e siècle envisageront les années 1920-1930 comme l'apogée d'un mouvement plus significatif, plus gros de conséquences que la Réforme protestante elle-même.

Envisagée comme révolution religieuse, la Réforme dut son origine aux conséquences sociales et politiques des découvertes du XV^e siècle, à la chute de Constantinople, à la Renaissance, à l'essor des diverses nations, au développement commercial. La rupture avec Rome (XVI^e siècle) fut la période critique de ce mouvement. Durant deux siècles, les résultats religieux de cette période restèrent stabilisés. Mais de nouveaux mouvements se déclanchèrent il y a près d'un siècle, vers le milieu du siècle dernier. Ils étaient destinés à provoquer une crise plus formidable encore. C'est cette 'crise que nous affrontons aujourd'hui. Chez les nations qui, lors de la Réforme, se mirent à la remorque des idées nouvelles, l'autorité de Rome fut brisée ; de même aujourd'hui, l'autorité de l'état de choses résultant de la Réforme a été mise en pièces par les conséquences logiques de la position qui fut alors adoptée.

Les mouvements actuels semblent peu affecter Rome : c'est que jamais son génie n'a pris la forme d'une direction intellectuelle, mais bien celle d'une politique arrêtée, d'une organisation hautement développée au service d'un conservatisme mûrement délibéré. Rome s'est assimilée des mouvements, elle n'en a pas déclanchés. Etant donné qu'elle veille aux besoins de masses incultes et simples, pareille position est aussi raisonnable que nécessaire. Car rien de plus préjudiciable à la stabilité de l'autorité religieuse et dès lors à la morale qu'une idée nouvelle. Les livres affirmant la rotundité de la terre ont figuré à l'Index romain jusqu'à 1829. Les théologiens connaissaient bien la vérité, mais à quoi bon jeter le trouble dans l'esprit des masses ? Les étoiles ne seraient-elles donc plus les yeux des anges contemplant la terre du haut de la voûte céleste ? Et à supposer qu'elles ne le soient pas qu'importe à l'homme simple, au paysan ? Laissons donc les jeunes filles des couvents espagnols continuer à contempler les astres de cette manière et... rester bonnes.

Le protestantisme, parti progressiste de l'Eglise catholique au XVI^e siècle, convaincu que toute vérité est une, pénétré d'un littéralisme passionné et même stupide, doit cependant compléter le programme sur lequel il s'est alors embarqué. Il a rompu courageusement avec une autorité se trouvant en conflit avec ce qu'il avait cru consciencieusement être la vérité : logiquement, il est obligé de continuer ce processus. Il lui faut compléter son œuvre. Ni mômeries d'origine antique, ni documents anciens à prescriptions catégoriques, ni traditions vénérables : rien de tout cela ne saurait empêcher le Protestantisme d'arriver à la vérité et à la liberté. Le Protestantisme a accroché son char à Bételgeuse (1) dont les dimensions et les constituants chimiques n'ont pour lui pas de secrets et il est bien résolu aujourd'hui à balayer tous les vestiges de la tyrannie et de l'obscurantisme qui l'enchaînent toujours. Il se propose de faire une révolution en plein XX^e siècle. Tout au moins se trouve-t-il au milieu d'une semblable révolution.

Comme il est à désirer que, en nettoyant ainsi sa maison, le Protestantisme jette au rebut, ses propres superstitions, ses propres hypocrisies, ses querelles mesquines, son loyalisme mensonger, son nationalisme étroit, ses particularités raciques, son pharisaïsme sentimental, ses réunions de prières où règne la platitude, ses offices religieux redondants et verbeux, ses incroyables

(1) Etoile de première grandeur dans la constellation d'Orion.

professions de foi, ses martyrologes truqués et fictifs, sa bigoterie et ses préjugés! Très content de soi-même, ce qui est après tout fort commode, il pose pour avoir plus de sainteté que les autres; il a des papes laïques; il met une confiance tendre et fanatique dans la législation séculière. Il est d'une âpre intolérance, les émotions qu'il enfante sont à la fois suspectes et terribles.

Il prétend arriver au salut par la négation seule. Le Protestantisme a encore mille autres attributs à la Pecksniff qui ont si souvent contribué à inspirer le mépris de toute religion aux hommes sensés. Puissent donc les écuries d'Augias être nettoyées cette fois de façon radicale, sans qu'un armistice prématuré ne vienne interrompre cette opération!

II.

Sans aucun doute, la révolution est en marche. Dès le milieu du siècle dernier, l'instabilité des fondements sur lesquels le Protestantisme repose — la Bible et les divers *modi vivendi* issus de la Réforme — était devenue évidente. Dans son ouvrage sur la *Failite du Protestantisme*, le docteur Ewer avait démontré la fausseté de l'affirmation d'après laquelle la Bible, dont l'Eglise, a fixé le canon, pourrait supplanter l'autorité de cette Eglise. Logiquement, la Bible était un instrument et non pas le fondement de cette dernière.

Il existait une Eglise, avec son *Credo*, ses sacrements et ses prêtres avant que les livres du Nouveau-Testament eussent été écrits, et des siècles avant que le Canon des Ecritures eut été fixé. Le mot de Chillingworth : « La Bible et la Bible seule est la religion des protestants. » devint dès lors une absurdité illogique. Pour ce qui est d'Ewer, il suivit le mouvement d'Oxford (*Tractarians*) et la tradition anglicane.

Il était réservé aux représentants de la « haute critique » allemande de battre en brèche la citadelle d'une superstitieuse vénération pour le mot imprimé. Le Protestantisme, qui avait substitué un livre imprimé à un pape vivant, resta bouche bée. Sa passion pour la vérité ne l'en a pas moins obligé à admettre les faits. La guerre fait toujours rage entre les « fondamentalistes » (1) et ceux qu'on appelle les modernistes. Tout observateur sérieux n'en voit pas moins nettement que les premiers ont perdu la partie.

A mesure que les fondements de l'édifice se lézardaient et qu'on commençait à comprendre la signification de ces fissures, l'enthousiasme protestant faiblit. La fréquentation des écoles dominicales fut la première manifestation de cet affaiblissement. Jusqu'aux années 80 du siècle dernier, la courbe statistique avait constamment suivi ici une marche ascendante. Un peu avant 1890, elle commença à décliner. Elle n'a fait que baisser rapidement depuis. D'après les données du dernier rapport, il y aurait à l'heure actuelle plus de 27 millions d'enfants américains protestants de nom, qui ne figurent parmi les élèves d'aucune école dominicale. Ce n'est que trop compréhensible. La *Sunday school* protestante n'a aucun enseignement religieux systématisé. Les vieux catéchismes, les vieilles « professions » de la Réforme sont de moins en moins employés. La Bible reste seule comme livre d'enseignement. Les instituteurs — d'habitude dépourvus de préparation comme de compétence — avaient pensé intéresser les petits enfants en leur faisant apprendre par cœur les listes des rois d'Israël et de Juda; les noms des insectes de la plaine d'Esdréon, celui de l'oncle de Moïse, la longueur du lit d'Og, roi de Basan, et les voyages apostoliques de saint Paul... Il existait, il est vrai certains ouvrages, telle la série portant le nom de « Nourriture chrétienne » (*Christian Nurture*), ayant pour objet de faire face aux nécessités de la situation. Seulement, ces livres s'obstinaient à traiter les enfants comme si ceux-ci étaient autant de petits philosophes : ils restèrent sans influence. L'école dominicale, appelée *Church school* aujourd'hui, est presque partout, pour le pasteur protestant, une raison de se désespérer ou — de plaisanter. Instituteurs et élèves sont d'habitude présents en petit nombre et de façon irrégulière. Il n'existe que peu de pasteurs capables d'entretenir chez les enfants la flamme de la dévotion, de l'attachement aux valeurs spirituelles, de l'inspiration.

La classe de religion en semaine n'est pas non plus à la hauteur de la situation. Persuadés que la Bible, envisagée comme un recueil de faits scientifiques et historiques, est battue en brèche, les

parents ne tiennent plus à envoyer leurs enfants déjà las, assister à des leçons aussi ternes.

Chez les catholiques romains, d'autre part, la religion est enseignée à l'école tous les jours. A cet effet, le catéchisme de Baltimore est employé, dont l'enseignement est net, précis, positif, où doctrine, discipline et culte sont systématisés. Les catholiques vont à la messe tous les jours. Ils ont persévéré dans la doctrine qui veut que l'Eglise, non la Bible, soit l'autorité, le tribunal suprême. Le résultat saute aux yeux. Posez à n'importe quel enfant catholique romain une question relative aux fondements de sa religion. Vous recevrez une réponse catégorique. Vous pourrez être d'un avis différent; ce n'en sera pas moins une réponse. Posez d'autre part une question analogue à presque tout enfant protestant et... Mais essayez plutôt par vous-mêmes et vous m'en direz des nouvelles. Nos grands-parents protestants avaient au moins, étant enfants, des convictions religieuses précises. Il n'y en a plus chez la génération présente.

A l'attitude critique des protestants américains de notre époque vient se joindre ce relâchement général qui accompagne d'habitude le succès financier. « Lorsque les puritains eurent fait fortune », a dit James Russel Lowell, « ils perdirent leur religion ».

Ajoutez aux causes qui viennent d'être énumérées les progrès éblouissants et merveilleux des découvertes scientifiques, le golf, l'auto, la T. S. F. avec sermon le dimanche par des prédicateurs fameux à l'intention de ceux qui sont disposés à leur prêter l'oreille dans des conditions de parfait confort : telles sont quelques-unes au moins des principales causes tendant à vider les temples. La vie accélère son allure. Le dimanche arrivé, on se sent fatigué. La mode du *Church going* est en décadence.

III

Au cours des vingt dernières années, les chefs du protestantisme américain ont fait des efforts désespérés pour raviver, dans le domaine de l'organisation ecclésiastique, un enthousiasme qui fléchissait. On créa toutes sortes de ligues et de conférences. Les résultats furent parfois excellents, quoique de nature provisoire. Des mouvements tels que *Men and Religion Forward Movement*, *Men's Missionary Movement*, *Young People's movement*, des *revivals* de toutes espèces submergèrent le pays. En fin de compte, *Billy Sunday*, véritable génie dans l'art de soulever les émotions religieuses, réussit à donner aux Eglises une apparence de vitalité. Tout lecteur adulte se souviendra de ces luttes qui avaient pour objet de soutenir un édifice qui se lézardait. A un certain moment, on espéra — espoir qui, au cours de la guerre, s'est quelque peu évanoui — que peut-être l'*Association chrétienne des jeunes gens* (*Y. M. C. A.*) prendrait en main toute l'œuvre des Eglises protestantes et la réhabiliterait. Mais malgré les millions de dollars dont l'Association dispose, il devint bientôt évident que le gros du public ne goûterait pas l'amalgame du vaudeville et du sermon que la *Y. M. C. A.* se proposait de substituer à la religion. Le plan, à supposer qu'il eût jamais reçu des contours précis, fut abandonné.

On s'adressa à des experts affublés en secrétaires. La guerre terminée, de fortes sommes d'argent furent rassemblées ou promises dans toutes les sections du monde protestant. De grandes entreprises furent projetées qui avaient en vue les missions en pays étrangers. On supposait que, si on parvenait à y intéresser le public, l'intérêt porté à l'ancienne Eglise protestante américaine se maintiendrait. Cependant au bout de cinq ans, les Eglises protestantes étaient aussi endettées que jamais. La *Inter-Church Federation* — elle compte dans ses bureaux des hommes très capables — étudia le problème. Aujourd'hui, encore, elle s'efforce de sauver les clochers qui menacent ruine. Chaque dimanche, dans l'après-midi, le docteur Cadman prêche éloquentement, à cet effet, par T. S. F., au siège de la branche bedfordienne de la *Y. M. C. A.* de Brooklyn. Il prêche dans un esprit de large tolérance et c'est ce que le Protestantisme peut faire de mieux pour entretenir la piété « libérale ».

C'est cependant sans contredit le mouvement prohibitionniste qui a contribué, au cours de ces dernières années, à faire vivre le Protestantisme en tant que force organisée. Des années durant, les sociétés de tolérance, la *W. C. T. U.*, la « Ligue contre le cabaret » (*Anti-Saloon League*) avaient regardé l'abstinence totale et la perspective d'une action d'ordre législatif contre le démon « alcool » comme un centre de ralliement pour l'activité organisatrice des Eglises protestantes. Les révélations faites

(1) On appelle ainsi les protestants ultra-conservateurs partisans de l'interprétation littérale de la Bible.

récemment devant la commission sénatoriale d'enquête ont montré que les associations énumérées plus haut avaient reçu des Eglises protestantes des sommes énormes pour mener cette campagne. Billy Sunday avait toujours fait de la Prohibition un des principaux articles de son *Credo* : « Voilà l'Enfer gelé », déclarait-il après l'adoption par le Congrès du XVIII^e amendement à la Constitution des Etats-Unis. On recourut aux services d'autres personnages encore, aussi habiles que grassement payés.

Pour assurer le succès de cette croisade, on usa dans tous les Etats de l'Union, de méthodes qui n'étaient pas toujours scrupuleuses. Aux yeux des protestants « secs » enthousiastes, elles se justifiaient par la théorie qui veut que la fin justifie les moyens (théorie que les protestants avaient autrefois vigoureusement condamnée lorsqu'il s'était agi des Jésuites). Durant plusieurs années, la Prohibition fournit son principal thème à la prédication protestante. Vraisemblablement, on pourrait dire sans exagération que chez certaines sectes presque tous les pasteurs en faisaient le thème de leur sermon dominical. Tout au moins en faisaient-ils catégoriquement mention, de façon à promouvoir virtuellement la Prohibition dans le domaine religieux au rang d'une véritable *conditio sine qua non*.

Il ne semble pas qu'il ait été généralement remarqué à quel point l'autorité de la Bible a souffert de toute cette obstination prohibitionniste. Elle en a souffert plus que de toute la littérature sceptique engendrée par les critiques d'Allemagne ou d'autres pays. Ceux-ci n'avaient fait que mettre en plein jour des faits d'ordre historique. Ils avaient permis aux valeurs morales et spirituelles de reposer sur leurs mérites intrinsèques. Au contraire, en recommandant la Prohibition, le clergé protestant en vint à critiquer la morale même de l'Evangile. Les noces de Cana, où Jésus changea l'eau en vin, après que les convives eurent « bien bu », furent regardées comme repréhensibles. Le conseil de saint Paul à Timothée de ne boire qu'« un peu de vin » fut traité de conseil donné par un ignorant. La matière même du Sacrement de la Cène en vint à être envisagée comme intrinsèquement mauvaise. On lui substituait généralement du jus de raisin non fermenté. Les discours de saint Paul sur la nature provocatrice de toute législation négative furent invariablement passés sous silence.

Il fut même proposé de faire une nouvelle édition de la Bible avec omission de tous les passages où il est question de vin. En un mot, la Bible devint dans la maison même de ses fidèles un livre dangereux. Beaucoup de passages ne purent plus être lus dans les temples protestants : ils eussent contredit le sermon.

Aujourd'hui cependant que les méthodes par lesquelles la Prohibition fut réalisée ont été démasquées — il est de toute évidence qu'elle n'a pas réussi à « faire geler l'Enfer », et les maux qu'elle a engendrés s'imposent de plus en plus à l'attention — la réaction a commencé. Il s'ensuivra des divergences, même chez les pasteurs. Dès aujourd'hui, les luthériens se prononcent vigoureusement contre la Prohibition. Les épiscopaliens qui se refusent à faire l'apologie de son œuvre deviennent de plus en plus nombreux. Il y a moins d'unanimité dans les « conventions », les synodes, les assemblées lorsqu'il faut voter une résolution en faveur de la loi. Comme centre de ralliement religieux la Prohibition échouera. En réalité, ce n'est pas là une question d'ordre religieux. La tempérance en est une. La Prohibition point.

HERBERT PARRISH.

(La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

Les chemins de Joergensen

Je n'ai qu'entrevu Johannès Joergensen, à la dernière semaine des écrivains catholiques. Mais souriant, affable, on sent tout de suite que la paix d'Assise habite son âme.

Il n'y est pas arrivé tout d'un coup. Il a conru bien des chemins

avant de trouver la voie unique. Mais dans tous ces chemins, une inquiétude ou un désir obscur le guidaient vers l'heureux moment où il verrait clair et où il s'engagerait enfin sur les pas de saint François. Vous connaissez, dans les bois, ces sentiers dont on ne sait pas où ils vont. Il y a bien des trouvailles et peut-être des fondrières. Un oiseau chante et vole de branche en branche. Et nous suivons le chant de l'oiseau. Un mystérieux oiseau dont nous ne savons pas le nom. Est-ce la Poésie? Est-ce l'Amour? Mais voici qu'au moment où nous nous croyons le plus perdus, la route royale apparaît sous les grands arbres majestueux. Qu'il fait bon!... Qu'elle est droite et sûre!... Sois béni, oiseau qui nous a guidés! Nous savons maintenant que Dieu te guidait toi-même...

Après tant de beaux pèlerinages franciscains, voici que Joergensen nous donne, aujourd'hui, *Le Pèlerinage de ma vie* (1). D'une manière toute simple, comme s'il causait avec Gabriel Beauchesne ou quelque autre de ses amis, il nous raconte son enfance, son adolescence, sa jeunesse, et ses erreurs, et sa découverte de la Voie... Mais c'est un grand poète qui parle. Et s'il a rêvé d'inscrire sur cette œuvre, à la suite de Goethe, *Poésie et Vérité*, nous ne nous en plaindrons pas, puisque la vraie poésie — et c'est ici le cas où jamais — est le plus sûr moyen d'atteindre l'âme profonde et vivante, de communier en une manière avec les réalités spirituelles et cordiales qui composent la personne ineffable et de sentir, à travers elles, quelque chose de divin.

Mais je regrette vraiment que M. Jacques de Coussange ait réduit à deux volumes français les six volumes danois que forment déjà les mémoires de Joergensen : *L'Etoile rouge*, *La Tour*, *La Terre des Waelches*, *Le Pain sans levain*, *A la Belle Porte du Temple*, *Le Moulin de Dieu*... De telles œuvres où un auteur arrive à nous donner le frémissement de ses jours, on voudrait les avoir toutes sous la main. Je ne doute point du goût qui a conduit le traducteur. Je comprends qu'il ait craint qu'une œuvre aussi abondante n'atteigne pas tous les lecteurs qu'elle doit avoir et qu'il ait préféré ne garder que le sens général de ces livres et leurs plus belles pages. Et cependant quand je lis celles-ci, quand je suis ravi par leur qualité poétique, je pense que Joergensen n'a pu que mettre partout beaucoup de mouvement et de charme. Dans les *Confessions* de Rousseau, dans *A la Recherche du Temps perdu*, de Marcel Proust, au moment que l'on s'y attend le moins, on trouve tout à coup un trait qui va loin et profond (2). Je pense qu'il en est de même dans cette *Légende de ma vie*, pour employer le titre danois des six volumes de mémoires du grand poète de *Saint François d'Assise*.

Tels que nous les donne M. Jacques de Coussange, ils ne nous captivent pas moins.

Le R. P. Jousse, dans ses remarquables *Essais de Psychologie linguistique* (3), sur lesquels de longtemps nous ne cesserons pas de revenir, note profondément que pour nous tout est mouvement, tout est geste. Gestes et mouvements intérieurs et extérieurs, microscopiques ou visibles à l'œil nu, que la moindre réception, analogue à celle dont ils sont nés tend à nous faire rejouer, repro-

(1) Un vol. Gabriel BEAUCHESNE, éd. Paris.

(2) Est-il utile de dire que, lorsque je parle d'œuvres, comme celles de ROUSSEAU ou de PROUST, je ne les recommande point pour autant? Elles appellent, du point de vue moral, quoique de manière différente, les plus expresses réserves. Il n'y a qu'à rappeler et à se rappeler là-dessus les sévères mais justes avertissements que donne une récente « Instruction du Saint-Office aux archevêques, évêques et autres ordinaires » sur la littérature sensuelle et sensual-mystique », instruction publiée dans *la Revue Catholique des Idées et des Faits* du vendredi 27 mai 1927, (p. 17). L'œuvre de Marcel PROUST est écrite d'une manière extrêmement chaste. Mais elle aborde souvent les sujets les plus défendus, sans presque porter aucun jugement moral.

(3) Un vol., Gabriel BEAUCHESNE, éd. Paris.

duire, revivre. C'est ainsi que Marcel Proust note qu'à ses réveils, selon l'état de la température ou l'incinasion de la lumière, il retrouvait tel ou tel souvenir de Paris, de Balbec, de Combray, ou de Domières. Ou encore : « Mon corps cherchait, écrit-il, d'après la forme de sa fatigue, à repérer la position de ses membres. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi ». Saint Thomas d'Aquin ne disait-il pas déjà : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*? Au début de son œuvre, Proust a pu dire que tous les souvenirs d'enfance de son héros ont été retrouvés par celui-ci dans le goût d'une gorgée de thé où trempait un morceau de madeleine : « ... Comme dans ce petit jeu japonais où l'on trempe de ténus bouts de papier qui aussitôt plongés dans le bol, s'étirent, se contournent, deviennent des fleurs, des personnages, toutes les fleurs de son jardin, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village, et leurs petits logis et l'église, et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, villes et jardins, de sa tasse de thé ».

Ainsi, Johannès Joergensen, dans une merveilleuse page, nous dit comment il a entrepris ses mémoires, dans un réveil de Sienne :

« C'est à Sienne, écrit-il, un matin de printemps, que je commence d'écrire ce livre. Je me réveille avec le sentiment d'avoir dormi longtemps. La lumière qui passe à travers les volets est plus vive que d'habitude. Je me trouve plus reposé, plus jeune, délivré de toutes les inconvénients, ces signes précurseurs de l'automne, qu'éprouve un homme à cinquante ans... »

» Je me réveille tel que je me réveillais quand j'étais au printemps de ma vie, ce printemps froid, inquiet, venteux et poussiéreux, mais dont certains jours semblent être échappés au paradis terrestre. Je me réveille, comme je me réveillais quand j'avais vingt ans, et, involontairement, sans le savoir, je commence la journée comme je la commençais alors... »

La mémoire, ainsi réveillée d'une manière spontanée, permet au poète les accords les plus beaux : « ... Je suis là, nous confie-t-il, comme un vieux sonneur dans une tour des Flandres, Saint-Rombaud à Malines, ou Saint-Sauveur à Bruges, et je fais sonner les souvenirs comme un carillon; j'écoute la musique tantôt triste, tantôt triomphante de ma vie. »

Les carillons, les cloches... c'est Noël. Et Noël, c'est toute l'enfance. Qu'ils me touchent, les écrivains qui retournent avec amour à leurs premières années!... Johannès Joergensen les a retrouvées aussi, durant un hiver d'Italie. C'est tout au long de son œuvre que les « souvenirs involontaires » se lèvent, pour lui rendre ses jours passés, comme dit Proust, avec « une griffe d'authenticité », dans « la ressemblance d'une minute identique » ou plutôt analogue.

« Ah! Noël en Danemark! s'écrie Joergensen. Noël à Svensborg! Ah! Noël dans la maison de mon enfance! Le doux soleil d'un hiver d'Italie éclaire le papier sur lequel j'écris ces lignes et les cloches du Noël catholique carillonnent plus joyeuses et paradisiaques que lorsque le sonneur Flint les faisait retentir à Svendborg... » Les cloches, les cantiques, les gâteaux, et ce beau papier doré où l'on découpe l'étoile de Noël, et la vieille église gothique où le vieux pasteur annonce : « Un Sauveur vous est né, qui est le Seigneur, dans la ville de David », et, après le repas joyeux, l'arbre de Noël qui s'allume, que ne puis-je citer toutes ces pages, où, du protestantisme de son enfance, le poète danois n'a retenu que ce qui peut s'accorder, que ce qui s'accorde à notre sensibilité catholique?

C'est une chose grande et providentielle, en effet, que, déjà, celui qui doit devenir l'illustre converti d'Assise, se porte spontanément à la splendeur de l'Eglise. A quatorze et quinze ans, il lit la *Légende dorée* de Longfellow et le *Faust* de Goethe. Ce

celui-ci, il ne retient que le *Dies irae* dans la scène de la cathédrale; de celle-là, des fragments de latin d'église et surtout l'hymne des pèlerins à la Jérusalem céleste, dont il nous dit qu'il ne l'a jamais oubliée depuis et qu'il la peut citer de mémoire :

*Urbs coelestis, urbs beata,
supra petram collocata,
urbs in porta sedis tuto,
de longinquo te saluto,
te saluto, te suspiro,
te affecto, te requiro...*

Et il y a plus, il y a mieux. C'est que cet adolescent protestant, luthérien, a découvert, il ne sait plus où, l'*Ave Maria*, qu'il l'a copié, qu'il l'a appris par cœur, et qu'il le récite chaque soir avant de se coucher...

Ah! comme « l'ange qui le suit dans son pèlerinage » a dû frémir de joie, quand il l'a entendu saluer avec lui la Reine des Anges, cette Etoile du Matin, dont l'Allighieri a dit si admirablement et si justement que celui qui croirait pouvoir se passer de son secours serait comme un oiseau qui voudrait voler sans ailes.

Ce n'est pas que Joergensen soit catholique encore. Il frôle la voie unique, la route royale. Mais il va prendre bien des sentiers tortueux, des sentiers qui le perdraient sûrement, si mieux encore que l'oiseau de la Poésie, il n'avait, pour le ramener vers le bon chemin, cet ange qui a entendu sortir de ses lèvres l'*Ave Maria*...

Pour le moment, le poète écrit une *Theosophia esoterica et eclecticica. Ioanes Theophilos*. Il se plonge dans les ouvrages de cabale et de théosophie. Hérétique, il est aussi révolutionnaire et s'amuse avec ses amis et sa sœur aînée à fonder un club dont le but était « d'extirper la tyrannie » et qui s'appelait... qui s'appelait *Lucifer*!

L'adolescent étudie, cependant, les étoiles : « ... Je restais dehors, nous dit-il, m'efforçant de découvrir les constellations que je n'ai jamais oubliées depuis, les amies qui m'ont fidèlement suivi en quelque lieu que je me sois trouvé et qui, partout me saluent avec le même regard qu'entre les arbres sombres et frémissants du jardin de chez nous. »

Quand on lit de tels passages, quand on sait qu'il s'en lève de pareils à toutes les pages du livre de Joergensen, qu'il est donc difficile et pénible d'essayer d'en donner une vue d'ensemble au lecteur!...

La rencontre du premier amour, si pur et si fervent, la foire d'été à Svendborg, ah! que ne puis-je citer les pages que le poète leur consacre!... Mais la fraîcheur de l'adolescence va se faner, hélas! d'abord au lycée de Copenhague, ensuite durant les années d'étudiant... Comment « le jeune garçon de Svendborg » va pouvoir résumer sa première jeunesse dans ces trois mots désenchantés : *Sustineo, ergo sum*; comment il va se jeter en désespéré à un système du monde par semaine, comment son esprit de révolte se réfugie dans le mythe de Prométhée; comment il glisse au libéralisme, sans que puissent le retenir les tendres reproches de sa mère, les douces lettres de sa sœur aînée; quels sophismes le possèdent; vraiment, je renonce à le dire en quelques lignes. Que l'on veuille bien se représenter qu'il s'agit d'un affamé intellectuel, qui, sans direction aucune, se jette indifféremment sur tous les poisons et sur toutes les nourritures. Il subit l'emprise de Georg Brandès, puis celle de Nietzsche. Et sa vie morale s'en va aussi à la dérive. Joergensen a mis, en épigraphe de son ouvrage, ces paroles de saint Augustin : *Sume libros confessionum mearum. Ibi me inspice, ne me laudes ultra quam sum*. Il ne nous avoue point que de belles actions. Mais je dois dire que, lorsqu'il accuse ses fautes et ses erreurs, il le fait avec une telle pudeur et une telle honnêteté que ses mémoires ne tombent pas plus, certainement, sous les coups du Saint-Office, que les *Confessions* de saint Augus-

tin lui-même. Et dans son désordre, la misère chaque jour le guette.

Dures années que l'auteur a résumées dans le mythe de Veduskogin, cette forêt norvégienne que Grieg a immortalisée dans son *opus 32* :

« Veduskogin, murmure Joergensen, le bois enchanté, le bois dans lequel on entre et d'où l'on sort rarement... Le bois qu'habitent les fées... le bois qu'habite l'elfe... elle danse devant toi sur le pré, dans le brouillard de la nuit d'été, tu la suis, et ne reviens jamais dans le pays des hommes... Le bois qu'habite le feu follet... tu l'aperçois de loin et il t'attire comme une lumière qui brille à une fenêtre, mais il t'entraîne loin des routes et des sentiers jusqu'à ce que tu sois dans l'ombre la plus épaisse... »

« Veduskogin, le bois enchanté, puis-je prononcer ce nom sans penser à toi, Ingeborg Stuckenberg, qui le chanta pour moi, le chanta, et, déjà assise au piano, te retourne pour dire : « Je le chante pour vous, Johannès! » Tu le chantas pour moi, amie... et toi-même tu t'es enfoncée dans Veduskogin, et tu n'as jamais retrouvé le chemin de la maison... »

Ingeborg Stuckenberg et son mari Viggo Stuckenberg furent, pendant ces dures années, les meilleurs amis de Joergensen. Il se maria lui-même. Hélas! ils ne savaient bien ni les uns ni les autres quel dévouement et quelle humilité réclame l'amour... Si Joergensen ne s'est point perdu dans Veduskogin comme ses amis, c'est qu'il a rencontré, parmi les artistes un Mogens Ballin et un Jan Verkade, qui devaient le conduire à Assise et lui apprendre la vertu du renoncement. Baudelaire déjà dans ses plus beaux accents, puis Bloy, Hello et le Verlaine de *Sagesse* disposaient ce cœur inquiet à la doctrine du Christ... Mais il fallait qu'il vint dans l'Ombrie pour suivre réellement le seul Maître.

« ... Pour celui qui ne croit pas en la Providence, écrit-il, c'est à frémir que de penser de quel enchevêtrement de hasards dépend le bonheur ou le malheur d'un homme. Qu'il sorte deux minutes plus tôt ou plus tard de la porte et il ne rencontrera jamais l'homme ou la femme qui doit décider de son existence. On ne pourrait supporter une telle pensée si on ne savait, de source sûre, que tous les cheveux de notre tête sont comptés. »

Et c'est, en effet, par un concours de circonstances bien extraordinaires que Johannès Joergensen fit, en la compagnie de Mogens Ballin, sa première rencontre avec Assise : « Nous sommes montés à la gare, notait-il dans son journal, à la lumière des étoiles... Les escaliers et les rues de la ville semblaient me mener aux étoiles. Je le dis à Joergensen qui me conduisait et marchait devant moi. — Oui, répondit-il, c'est le chemin qui mène au royaume des Cieux. »

Le premier volume du *Pèlerinage de ma Vie* s'achève sur le premier séjour de Joergensen au pays de saint François. Ses hésitations et ses luttes se résolvent enfin dans la paix. Par une nuit étoilée d'Assise, le chant d'un violon s'élève : « Tu croyais que tu allais renoncer à la poésie, Giovanni. Vois, elle vient à toi plus belle que jamais. »

L'ange et l'oiseau divins ont conduit Joergensen à la Voie unique, à la route royale... Qui n'aurait le vif désir que M. Jacques de Coussange ne nous traduise bientôt cette suite pacifiée du *Pèlerinage de ma vie*?

JEAN SOULAIROL.

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

Les jugements d'Henri Massis sur l'Orient⁽¹⁾

Consultons la « Conclusion » de l'*Histoire de la Philosophie orientale*, de M. René Grousset (2), si souvent citée par Massis contre l'Orient.

Achevant d'examiner la courbe générale de l'importante branche « vedantiste » de la pensée hindoue, l'auteur philosophe conclut : « Le Théisme se trouva de la sorte restaurée, un Théisme, à notre avis, très méritoire, car il venait, si l'on peut dire, de loin, ayant été comme imposé au Vedānta par les nécessités vitales de l'esprit.

Et c'est, à notre avis, le premier point d'aboutissement de la pensée indienne (p. 362) (3). »

Précédant ensuite au même examen synthétique de la seconde grande école brahmanique, le Sāmkhya, il conclut : « C'est ainsi que le Sāmkhya-Yoga, parti du monisme des Upanishads, parvint, par la voie inattendue de l'Athéisme, à découvrir et à instaurer le Théisme.

Et c'est là, me semble-il, le second point d'aboutissement de la pensée indienne (p. 363). »

Troisièmement, résumant le processus de la pensée bouddhique, il conclut : « Et, en même temps que Dieu — un Dieu personnel, distinct du monde, créateur et providentiel — l'âme humaine se trouva restaurée, l'immortalité même lui fut promise dans un paradis presque chrétien. L'Amidisme (4), comme le Vishnuisme, comme le Yoga, avait donc finalement abouti au Théisme.

Et voilà sans doute le troisième point d'arrivée de la philosophie orientale (p. 365). »

Enfin, concluant en dernière analyse, non sans avoir relevé la même courbe générale de pensée en Chine, M. René Grousset déclare, en ces termes très significatifs :

« Ainsi, des points les plus opposés de l'horizon, à travers les détours les plus inattendus et les plus complexes, la pensée orientale s'achemine invinciblement vers le même but — vers le Dieu qu'Aristote, saint Augustin et saint Thomas déclarent l'objet par excellence de l'intelligence humaine et de la sagesse philosophique.

Cette tendance est, à notre avis, d'autant plus remarquable que la quadruple évolution qu'elle a dirigée n'apparaît pas seulement comme une évolution historique, mais aussi comme une évolution logique (p. 366) (5). »

Voilà un tout autre langage que celui de l'auteur de la *Défense de l'Occident*.

Celui de M. de la Vallée-Poussin est tout aussi favorable à l'Asie.

« Nous sommes en présence, dit-il, de grands châteaux d'idées reposant sur des notions de la vie et de l'être à peine prévues dans les cahiers des philosophes (6), et qui, cependant, ont abrité des générations de moines ou de bonnes gens vivant dans un véritable enthousiasme mystique ou dévot; pratiquant l'ascétisme, certaine charité, certain amour de Dieu; ayant parfois sur l'Infini des clartés vraiment fécondes. Les Hindous ont fait rendre au panthéisme presque tout ce qu'il peut donner. La frénésie de leur dévotion et de leur mystique leur a permis d'y mêler beaucoup de théisme. »

(1) Voir la *Revue catholique* des 20 mai et 10 juin 1927.

(2) *Nouvelle Librairie Nationale*, Paris, 1923.

(3) Souligné par GROUSSET.

(4) Sorte d'aboutissement mystique du bouddhisme.

(5) « Etablir le fait du Christ, proclamer ses titres, étaler la richesse de la mystique chrétienne, montrer que la philosophie indoue s'achemine dialectiquement vers le thomisme, présenter la sainteté catholique comme l'idéal indien : voilà donc, dans les grandes lignes, le programme réalisé par la revue » — *The Light of the East* (La lumière de l'Orient), périodique mensuel, dont l'idée fut suggérée par Animanda et qui est éditée, à Calcutta, par deux sanscritistes jésuites, le Père Dandoy et le Père Johanns (Michel LEDRUS, *op. cit.*, p. 15).

(6) « GROUSSET, dans son *Histoire de la Philosophie orientale*, a bien montré que le « panthéisme » hindou n'était pas la doctrine livresque et rigide qui est apparue dès que les philosophes de l'Occident s'en sont mêlés. » Paul Claudel, *Une heure avec...* 3^e série, 158, Gallimard, Paris, 1925.

« Je compris, dit le Père Wallace (*op. cit.*, p. 186), comment le panthéisme était entré dans la pensée hindoue, et combien ce panthéisme différait de ce que nous nommons du même nom. »

« Nous nous expliquons sur l'Infini, avait déjà dit le même auteur, en termes intelligibles et nous en parlons surtout par analogie; les Indiens procèdent surtout par voie négative, *neti, neti*, « il n'est pas ainsi, il n'est pas ainsi »; ils nient, ou peu s'en faut, la validité de toute analogie. Mais cet Etre qu'ils vident de tout caractère, est pour eux l'être même, la pensée et la joie, *sac-cid-ânanda*. »

Quant à la « dissolution définitive de la personnalité », voici ce qu'en pense le même auteur : « On représente souvent le bouddhisme comme une doctrine d'hébétément, de désespérance et de suicide. C'est lui faire tort, c'est ne pas le comprendre... A en juger, d'après les principes de l'ontologie bouddhique (phénoménalisme, inexistence de la chose en soi), c'est, à s'y méprendre, le néant. Mais il suffit de lire les *Stances des profès et des professes* pour être fixé. Ces bons religieux aspirent au nirvâna en pleine joie; ils y aspirent comme au bien le plus positif et le plus concret du monde; leur jubilation est grande lorsqu'ils se sentent sûrs de l'atteindre!... Insatisfaits des bonheurs qui ont un terme, ils placent au-dessus de toutes les contingences, au-dessus de tout l'imaginable, un séjour immobile qui échappe à toute définition, qui n'est pas un séjour, ni un état, mais qui est meilleur que tout le reste. Vers ce nirvâna convergent tous leurs efforts, qui ne sont pas tous d'ordre moral et méditatif — malheureusement, l'hypnose intervient (1), — mais dont l'ensemble constitue une discipline spirituelle très digne d'estime. »

* * *

Nous touchons ici au plus haut point de l'effort spirituel de l'Inde.

Si, délaissant maintenant l'aspect spéculatif de cet effort, nous nous attachons à son aspect purement « cordial », dans le sens pascalien du mot, nous ne pouvons que nous sentir émus et profondément inclinés au respect. Et à la pitié, car si l'hindouisme propose la fin, et la plus haute, il ne peut pas proposer le moyen, « un moyen tel que tout homme de bonne volonté pût s'en servir » (Wallace), qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ici, les témoignages affluent, témoignages des orientalistes, des philosophes, des voyageurs, des missionnaires, surtout, de ceux d'entre eux qui ont le mieux aimé l'Inde et, selon le mot touchant d'un Hindou, que l'Inde a le mieux aimés. J'en ferai parler quelques-uns.

« Lorsqu'on examine ce qu'il y a de mieux dans les religions païennes et, notamment, dans les religions hindoues, écrit M. de la Vallée-Poussin, on rencontre des preuves parfaites de la noblesse de la pensée humaine, des arguments en faveur de la « religion naturelle » inscrite au cœur de tous les hommes. »

« Le Bengale (2), dit à son tour le R. P. Ledrus (*op. cit.* p. 79), semble avoir le sentiment de l'omniprésence de Dieu; une vive disposition au mysticisme le porte à sentir et à chercher Dieu partout... »

De l'avis unanime des missionnaires qui sont entrés en contact avec elle, l'âme bengalaise semble donc toute prête à recevoir et à propager les dogmes sublimes de la doctrine catholique; et ces espérances ne sont pas démenties par les conversions éclatantes, présages de l'ébranlement prochain (p. 9) (3). »

(1) Et cette hypnose même n'est pas « l'aberration insensée » que dit Massis : « Grâce à mon fil conducteur (c'est-à-dire la découverte que tout l'effort de l'âme hindoue tend à l'union mystique), dit le Père Wallace, je pus m'engager dans l'épais fourré de l'idolâtrie panthéiste des Hindous. Je saisis la signification de ce culte des créatures, dans le civisme, faisant appel au regard, pour obtenir la concentration, par le moyen des pierres barbouillées de vermillon ou rayées, des salgramans, de la forme spéciale des idoles, du symbolisme des peintures et du reste. Je compris le culte vishnouique, faisant appel à l'oreille dans le « mantras », les répétitions du nom, dans la musique sacrée et les danses, dans les circonstances qui entourent la « fête d'amour », calculées toutes pour exciter l'amour, et son perpétuel recours à l'ouïe pour provoquer l'extase. Je saisis le sens du « samadhi », ou mort mystique du fidèle en Dieu, du « mahabhava », ou amour extatique du fidèle de Vishnou, du « Kaivalya », ou union en un du yogui, du « moukti », ou libération du védiste, et du « nirvana » du bouddhiste » (*op. cit.*, p. 185).

(2) Et ce que le Bengale pense aujourd'hui, les Indes le penseront demain. « Ainsi va le dicton oriental. Christianiser l'élite du Bengale, ses savants, ses étudiants, c'est instaurer la conversion des Indes » (Ledrus, *op. cit.*, p. 4).

(3) Il est important d'observer combien vif et pressant est le désir du Saint-Père de voir s'établir les ordres contemplatifs en pays des missions et, particulièrement, en Asie (cf. *Rerum Ecclesiae*). Il souligne fortement à convenance frappante qui existe entre les dispositions naturelles « des

« Quant à moi, sans rougir, déclare le R. P. Dandoy, S. J., je me confesse débiteur de ce pays que j'ai fait mien. L'Inde ne m'a rien donné que le Christianisme n'eût pu me fournir de sa plénitude, mais elle m'a aidé à mieux comprendre, à mieux apprécier le don de Dieu. (Ledrus, *op. cit.* p. 17). »

Et il ajoute, avec une hardiesse de vue qui constitue un témoignage d'autant plus remarquable de son estime pour l'Inde : « Qui peut être témoin de la vie profondément religieuse de tant d'Indous, sans toucher plus complètement la réalité de la Communion des Saints, la communion de toutes les âmes qui, soit dans l'Eglise visible, soit en dehors d'elle, sont élevées vers le ciel par la grâce, sont illuminées de rayons brisés et réfractés, peut-être, mais procédant encore du Père des Lumières (1). »

* * *

L'homme qui a sans doute rendu le témoignage le plus émouvant à l'Inde, est un Anglais, le Père William Wallace, qui nous a laissé le récit de sa conversion de l'anglicanisme au catholicisme sous l'influence profonde du mysticisme hindou, dans le livre admirable que j'ai déjà cité.

Venu aux Indes comme pasteur protestant, l'âme inquiète et avide de la plus haute vie, sans la trouver et même sans trop savoir en quoi elle consiste, il constate d'année en année l'échec lamentable du protestantisme aux missions, et son impuissance. En vrai apôtre, il refuse de se résigner à cette situation, et, en homme intelligent, il décide de consacrer tout le temps qu'il faudra à acquérir une connaissance réelle de l'âme hindoue et de tout ce qui la fait vibrer. Après sept ans d'étude passionnée et réfléchie et d'efforts généreux pour la pénétrer, il est tout à coup ébloui par la supériorité de la vie spirituelle des Hindous sur le christianisme décapité et desséché du protestantisme. Un trouble cruel, mais fécond s'empare de lui, et une crise violente éclate, d'une portée apologetique admirable, pour nous qui y assistons à travers son livre.

Rien ne pourra plus satisfaire la soif mystique qui le brûle que la Vérité même, la Vérité intégrale. Or, la religion des Hindous lui apparaît comme un chemin plus vrai, d'une visée plus juste que la voie protestante; il comprend aussi qu'il lui manque le pont — le Pontife — qui fait franchir l'abîme séparant l'âme de son Dieu. Pas un instant, il ne conçoit que ce Médiateur puisse ne pas être le Christ. Mais il est clair pour lui que la manière protestante d'aller au Christ est stérile. C'est à ce pressoir qu'il est longtemps maintenu.

habitants de ces régions, de certaines surtout, bien que la plupart païens, portés à la solitude, à la prière et à la contemplation » et la vie contemplative. En en parlant, il a devant l'esprit, ajoute le Saint Père, la grande Trappe cistercienne de Pékin, qui groupe cent moines, la plupart Chinois.

(1) Je ne perds pas de vue que Massis exprime des vues qui se rapprochent de celles-là dans une note de la p. 208 de son livre, dont elle est d'ailleurs le meilleur passage, sous ce rapport. Mais 1° c'est une note seulement accolée au corps du livre; 2° elle est en contradiction formelle avec celui-ci, car il est impossible, sans se contredire radicalement d'affirmer, d'une part, que « dans la réalité concrète de la vie des âmes, bien des rectifications spontanées doivent se produire, et surtout la grâce même agir dans les cœurs de bonne volonté, en sorte qu'une vie spirituelle authentique n'est pas exclue, ni à plus forte raison le pressentiment et le désir de celle-ci. Car partout il y a des pierres d'attente, des amorce de christianisme » (p. 208, note), ce qui est très bien dit, et, de l'autre, que « tombé de l'incohérence dans la décomposition, le bouddhisme n'est plus aujourd'hui, pour les masses populaires, qu'un chaos intellectuel et moral, où l'éthique la plus plate s'accorde du polythéisme le plus grossièrement superstitieux. L'attrait malsain qu'il inspire n'est comparable qu'à ces effrayantes monstruosités où se dévoilent par échappée les secrets abîmes de la nature » (E. RENAN, p. 134). Et encore que « ceux qui croient voir dans l'idéalisme hindou un mysticisme capable de s'allier à nos croyances pour lutter contre l'envahissement matérialiste de l'Europe se doutent-ils qu'ils font appel à des doctrines qui ruineraient ce qui reste de vivifiant et de sain dans notre propre idéal » (p. 135).

Ce n'est pas l'avis des missionnaires, on l'a déjà vu. A la veille de nous quitter, je demandais une fois de plus au Père Lebbe comment il envisageait la question de nos rapports avec l'Asie, et une fois de plus il me répondit : « L'Asie ne peut se développer sans l'Europe parce que seule l'Europe peut lui donner ce dont elle a le plus besoin, le christianisme. Cela va de soi. Mais, en retour, l'Europe peut recevoir de l'Inde surtout sa haute aspiration mystique. Sous ce rapport, l'Hindou moyen est certainement supérieur, psychologiquement parlant, à l'Européen moyen. »

A cette question de l'enquête menée par les *Cahiers du Mois* (Paris, EMILE PAUL, 1925), sur *Les Appels de l'Orient* : « Quelles sont, à votre sentiment, les valeurs occidentales qui font la supériorité de l'Occident sur l'Orient », Paul Claudel répondait : « Uniquement le christianisme » (p. 264).

Epuisé, mais non résigné, il rentre en Angleterre pour le temps d'un congé. Dieu l'y attend.

Poussé par certaines circonstances, il a résolu de se rendre compte si les catholiques ont une autre manière, meilleure, efficace d'user du Christ.

Il ne perce pas l'écorce du catholicisme sans une peine affreuse, mais quand il aboutit à la pulpe ineffable, c'est pour se retrouver dans un noviciat des Pères jésuites.

Il retourne aux Indes, et il y meurt prêtre catholique et Jésuite en 1922.

Le livre qu'il nous a laissé projette sur l'intérieur de l'âme hindoue une lumière merveilleuse.

Alors qu'il était encore protestant, il proclame « avoir plus reçu de l'Inde qu'il ne saurait jamais lui donner (p. 93). » Il s'assure, au contact des Hindous qui l'environnent, que « leur vie entière semblait saturée de religion comme de sel l'eau de mer (p. 148). » Il les voit en possession « de vertus naturelles d'une haute qualité, quand, du moins, ils n'avaient pas été gâtés par la civilisation occidentale (p. 151). » « Ce terrain de la race hindoue lui semble un fameux terrain. »

Il trouve « leur intelligence subtile (p. 155). » « Maintes fois, la force logique, non seulement des brahmanes, mais aussi des paysans, l'étonna, et la profondeur de leur pensée, qui, cependant, semblait toute simple (p. 154). »

Il en arrive à distinguer les plans qui se superposent dans la religion hindoue, de « l'idolâtrie — qui n'est pas une idolâtrie au sens brutal du terme (1) — jusqu'à la libération du monde », « la mort mystique du fidèle en Dieu ». Il aperçoit la « raison des trois grands Sentiers hindous de Jhana, de Bhakti et de Karma (Connaissance, Amour, Œuvre) et d'où ils provenaient. Je discernai le but et la signification des six grandes écoles de philosophie, leur force et leur faiblesse, leur caractère de supériorité quand il s'agit d'expliquer la relation qui existe entre le Suprême et la personne individuelle dans la Vision béatifique. » Il découvre la raison des transmigrations successives et de la métempsychose, engendrée par le désespoir d'aboutir d'un coup, en une seule vie au Nirvana, et les avatars ou incarnations divines, qui viennent à l'homme pour l'aider à monter, et du culte dégénéré des idoles : « c'était l'espoir qui avait mené à la contemplation et à la vie ascétique... c'était le désespoir d'atteindre cet état qui était au fond de l'idolâtrie... (p. 186). »

Et, devant ses yeux, la vérité se dressa dans son dessin net et hardi. L'hindouisme, dans le sens où nous l'entendions, d'une religion particulière de la race hindoue, l'hindouisme n'existe pas. Leur langue, à eux, ne possède pas même ce mot.

Ce qui existe, c'est d'abord, le Sanatana Dharma, c'est-à-dire l'éternelle Religion de Sacrifice (du monde) pour s'attacher au Suprême (Dieu) seulement et que tous les sages de l'Inde ont proposée; ensuite, c'est le monde qui l'étouffe dans le cœur de l'Inde (2).

Dans le cœur de l'Inde, l'espoir et le désespoir étaient en lutte; le désespoir prenait l'allure d'une jouissance du monde et d'un oubli de Dieu : mêlés ensemble sous les yeux de l'étranger, ils étaient regardés par lui comme une seule et même chose, pour laquelle il avait inventé le mot d'« hindouisme » (pp. 188-189) (3).

Et je voudrais pouvoir citer ici les pages où Wallace, bouleversé « les yeux inondés de pleurs », exalte l'héroïsme qu'il a fallu aux Hindous, et non seulement à quelques-uns, mais à « beaucoup », pour « inventer ce voyage », et le pousser jusqu'au bout. « Qui

(1) « J'ai dit que j'admettais le culte des idoles. Une idole n'excite en moi aucun sentiment de vénération; mais je crois que le culte des idoles est naturel à l'homme... Les images aident au culte. Aucun Hindou ne considère qu'une image soit Dieu. Je ne considère pas que le culte des idoles soit péché », *GANDHI, op. cit.*, p. 286.

(2) Il est remarquable de voir avec quel soin un Gandhi s'attache à distinguer les excroissances malignes et qui rampent vers la terre (réprobation des parias, vices des temples, mariages prématurés, etc.) d'avec le tronc même qui s'élançait droit et haut vers le ciel. C'est dans ce sens qu'il se dit « un réformateur ».

(3) Gandhi tient exactement le même langage : « L'Hindouisme n'est pas une religion exclusive » (*op. cit.*, p. 286). « Son nom même fut donné à la religion du peuple de l'Hindoustan par des étrangers. »

Cette universalité a un résultat double, l'un bon, l'autre mauvais. Bon : le Dieu qu'ils adorent et dont ils recherchent l'union est « le Suprême » : « Tout Hindou croit que Dieu existe et qu'il est Un ». (*Id.*, p. 281.) Mauvais : elles portent les Hindous à envisager les différentes religions comme des manières valables d'aller à Dieu, qui reste au dessus de toutes : « Il y a place dans son sein pour le culte de tous les prophètes du monde ». (*Id.*, p. 286.)

d'entre nous peut se défendre d'un respect profond pour ce peuple hindou? S'il en est un, qu'il réfléchisse encore au long combat d'une race tombée pour connaître Dieu, combat prolongé sans trêve d'âge en âge, malgré des mécomptes sans fin et d'incessantes défaites. Qu'il songe à la patience infatigable, à l'indomptable constance, à l'entier sacrifice de soi, nécessaires pour suivre le sentier de Yoga, avec le seul espoir de se trouver, après maintes « naissances » (1), face à face avec Dieu et de perdre son moi en Lui » (pp. 192-193).

Ces « flottantes rêveries » qui doivent conduire à « la dissolution de la personnalité », à « la folie » et à « l'idiotie » font, on le voit, assez belle figure. « Voilà ce que pensent de la civilisation hindoue les savants qui sont familiers avec son histoire, qui ont étudié ses doctrines à leur source, qui ont fait des écritures polies et sans-crits la méditation de leur vie (2). »

Il avait vu aussi que pour amener le peuple des Indes au christianisme, il faudrait y amener d'abord ses gourous, c'est-à-dire ses conducteurs spirituels, ses « saints » (3). Pour cela, il faut que deux conditions sont requises, humainement parlant, chez les missionnaires : une profonde compréhension de la religion des Hindous et une puissance de mysticisme qui égale la leur. L'hindouisme est un arbre, disaient les Hindous eux-mêmes à Wallace, qui ne tombera jamais, tant que le manche de la hache qui l'attaque n'aura pas été tiré de son bois » (p. 196). Non, pas de son bois, mais d'un bois meilleur, d'une fibre divine, du pur aubier du vieux Tronc catholique.

* * *

Résumons-nous.

L'Occident, ravagé et déchiré, et l'Orient, chaotique et enfiévré d'indépendance, sont à cette heure en conflit aigu. Des forces mauvaises les travaillent l'un et l'autre, dont seul le Règne du Christ-Roi peut triompher. C'est donc ce Règne qu'il faut restaurer ici, instaurer là.

Voilà où nous en sommes après quatre siècles d'entreprises occidentales en Orient.

Une Europe de plus en plus apostate et divisée contre elle-même a échoué dans la grande tâche d'union humaine qui s'imposait à elle.

Sept siècles, d'ailleurs souvent héroïques et parfois sublimes, de lutte missionnaire pour la conquête de l'Asie au Christ n'ont abouti qu'à un résultat sans proportion avec les devoirs, les efforts et, surtout, les immenses désirs apostoliques de l'Eglise. Un rouage était absent ou faussé (Benoit XV); trop souvent le zèle apostolique s'accompagnait du mépris de l'indigène, à qui l'on déniait les qualités nécessaires pour avoir ses propres prêtres, et, dans tous les cas, ses propres évêques. Trop souvent aussi, le missionnaire se tuait aux Indes, en Chine, pour le représentant non seulement de l'Eglise, mais encore de sa propre nation. Enfin, une rivalité trop humaine divisait les ordres. Et l'Europe civile contrecarrait presque toujours l'action de l'Europe religieuse, s'efforçant de la tourner à ses fins toutes terrestres (4).

(1) L'Hindou en admet fort bien cent mille et plus, s'il le faut.

(2) *Défense de l'Occident*, p. 139.

(3) « L'Inde sera convertie quand les brahmanes et les pandits seront convertis. Semer ailleurs, c'est semer dans le Gange ou dans le Godaveri » (M. L. DE LA VALLÉE POUSSIN, cité par LEDRUS, *op. cit.*, p. 3).

(4) Henri Massis explique les choses tout autrement. « Ce tragique réveil, écrit-il, était inévitable. L'Europe, depuis un demi-siècle, n'a-t-elle point tout fait pour « rénover » les races asiatiques?... A l'arrivée des Européens, la plupart de ces peuples étaient en complète décadence... Aussi a-t-on pu dire que « de l'europanisation de l'Asie est sortie la révolte de l'Asie contre l'Europe », (pp. 155 à 157). Autrement dit, l'Asie nous paie d'ingratitude. Qu'on lise le tout récent livre de M. Maurice PERNOT : *L'Iniquité de l'Orient*, livre pourtant très modéré, fruit d'une récente investigation à travers l'Asie entière, et l'on verra ce qu'il fait penser du désintéressement et du zèle angélique de nos industriels et nos hommes d'affaires européens à « rénover les races asiatiques ». (Comme si cela se voyait nulle part dans l'industrie et le commerce, sauf là où triomphe — car c'est un triomphe et un fameux — la doctrine sociale chrétienne!)

« Lorsqu'on a observé de près certains abus, dit M. Maurice PERNOT, qui, je le répète, n'a rien d'un fouaillier d'iniquités, mais qui voit clair et crie bien haut à quoi tout cela mène, on ne saurait plus répéter sans frémir, et sans rougir, la phrase cruelle : « L'Orient peut mener une vie inférieure à celle de l'Occident ». En Asie comme en Europe, beaucoup de bons esprits se demandent si le moment n'est pas venu d'arrêter le progrès qu'un déséquilibre menaçant, et la plupart sont d'accord pour recommander l'examen de conscience opportun, nécessaire, qui fera ressortir l'impérieuse correspondance entre les droits des peuples et leurs devoirs...

Pour retrouver, avec son prestige, la foi en elle-même et en sa mission, il faut que l'Europe rende à l'idée de civilisation sa valeur spirituelle et

Voilà les causes, solennellement désignées par le Pape lui-même, de l'échec lamentable.

Aujourd'hui, la passivité de l'Asie a fait place à une grondante hostilité. L'Europe doit craindre d'être rejetée par elle. Péril politique et économique dont les effets seraient effroyablement désastreux non seulement pour l'Europe, mais aussi et tout autant pour l'Asie elle-même, surtout si cette expulsion se faisait au profit de cette barbarie sauvage, savante et mystique tout ensemble qu'on appelle le Bolchevisme, l'exploiteur diabolique de cette situation.

Le problème a donc une face double : politique et religieuse.

En politique, l'action inlassable des catholiques dans le monde doit être de travailler à instaurer partout où ils le peuvent le respect, et si possible, l'amour du Droit chrétien.

En religion, leur action doit être tout entière inspirée des réalités décrites et des directions ordonnées dans *Maximum illud* et dans *Rerum Ecclesiae*.

Les données du problème ainsi posées, c'est le moment de nous demander s'il existe réellement un péril oriental d'ordre intellectuel et spirituel qui appelle et justifie une « défense de l'Occident » comme Henri Massis l'a conçue.

Eh bien, cela n'est pas.

Et les phobies ne sont jamais à conseiller (1).

Cherchez autour de vous : où sont les intellectuels occidentaux gâtés par l'Inde? Si vous en connaissez, ils sont en nombre infime, et il faut encore bien voir s'il s'agit de l'Inde même ou d'une grossière contrefaçon de ses doctrines méprisée en tout premier lieu par elle, comme c'est le cas pour la Théosophie. Je ne parle que de l'Inde, parce que l'idée d'un Européen taoïsse, par exemple, fait rire. Le mysticisme oriental ne peut rien sur un catholique sacramentel.

Et sur les autres?

Je serais plutôt porté à croire, à condition que ce soit le mysticisme oriental authentique qui les impressionne, que son influence serait plus capable d'agir en bien qu'en mal sur nos incroyants d'Europe, qu'ils procèdent de Voltaire, de Renan ou de Karl Marx. Le mysticisme oriente comme naturellement vers la Foi, tandis que rien de semblable ne peut être attendu d'un anticléricalisme haineux, ni d'un scepticisme ondoyant et divers, ni d'un matérialisme brutal.

Les vrais dangers spirituels que court l'Europe ne viennent pas de l'Orient : elle les porte en elle-même et leur noms sont : incrédulité, hérésie, amour des richesses, volonté de puissance, nationalisme, impérialisme, matérialisme, ignorance, sensualité, vices de l'esprit et vices de la chair. Les dix millions de morts de la dernière guerre, c'est bien sur nos consciences qu'ils pèsent et c'est leurs cadavres non expiés qui nous empoisonnent et non l'imaginaire « poison oriental ».

Il serait, en tout cas, très injuste de rendre les Orientaux responsables de ce que certains Européens malades et moralement « sans caste » ont fait de leurs doctrines. C'est plutôt l'inverse qui serait juste et compréhensible : l'Orient se plaignant à l'Occident de ce qu'il est venu ajouter nos tares aux siennes propres.

Se livrer aux critiques, à la fois impitoyables et hasardeuses, auxquelles s'est livré Massis, parce qu'une poignée de mauvais Européens orientalisant et leurs falsifications existent, c'est — malgré ses intentions — prendre le contre-pied de la seule méthode qui soit réellement capable de mettre l'Europe à l'abri des mécomptes présents et futurs.

morale. Sommes-nous venus chez les peuples orientaux pour exploiter, à notre profit et à leur détriment, cette « vie inférieure », à laquelle ils se sont longtemps résignés, ou, au contraire, pour les élever progressivement jusqu'à la vie supérieure, dont aujourd'hui ils se sentent capables, qu'ils convoitent, et qu'ils atteindront, soit par nous et à notre honneur, soit malgré nous et à nos dépens? C'est toute la question. Elle est grave.»

Les choses se passent exactement — *mutatis mutandis* — comme pour le développement du socialisme en Europe.

Mais à qui a plus reçu, il sera plus demandé. *Corruptio optimi pessima*.

(1) « A la vérité, on pourrait puiser avec profit dans les livres de l'Orient, mais, jusqu'à présent, ils ont été assez mal compris; on les a fait servir de force à l'illustration de telle ou telle philosophie de l'Occident formulée avec une dureté bien étrangère à l'esprit de là-bas...»

Il n'y a lieu de « se garer » de rien. Nous ne courons aucun risque à prendre contact avec la pensée de la plus grande partie de l'humanité ni à étudier sa philosophie. Plus on l'étudie, plus on s'aperçoit que l'âme humaine reste partout et toujours la même et que la grande différence que nous croyons découvrir entre la pensée occidentale et la pensée orientale vient beaucoup plus du régime social que de la pensée individuelle. » PAUL CLAUDEL, *op. cit.*, p. 158.

Signaler longuement les « obstacles » que le paganisme de l'Asie oppose à son évangélisation et ne tenir aucun compte de ceux que nos prévarications ont créé et qui, dans l'ordre des moyens, sont parmi les plus graves, est non seulement une inexactitude, mais une injustice, au moins matérielle.

Le dernier mot, ce sont les saints et ceux qui marchent dans leur voie qui le diront.

Et ceci n'est pas une simple vue théorique. En écrivant cela, j'ai devant l'esprit l'œuvre que le Père Lebbe a faite en Chine et en Europe : préparation, par vingt années d'étude, d'amour, de souffrance et de zèle invincible des grandes déterminations pontificales d'où sortira, finalement, le salut pour tous, pour ceux d'Orient et pour ceux d'Occident; conversion de milliers de Chinois de toutes classes et formation d'un milieu et d'une ambiance missionnaires selon le cœur du Pape; conversion, en Europe, et baptême donné de sa main, au cours de sept très rudes années, à trois cents étudiants chinois, élite catholique prête à se jeter dans l'action, dans ce que le Père Lebbe, après leur avoir décrit, de Chine, où il vient de rentrer, la situation terrible de l'Eglise, au milieu de ces troubles sanglants, n'a pas peur d'appeler pour eux les magnifiques luttes de demain; enfin, diffusion de son esprit dans l'élite catholique européenne (et ceci n'est pas la plus petite ni la moins avantageuse des choses qu'il a faites) et fondation permanente de son œuvre à l'abbaye Saint-André, de Lophem-lez-Bruges, sous la crose de saint Benoît. (1). Déjà les premiers fruits en apparaissent (2).

La vraie, la seule défense efficace de l'Occident, la voilà.

Ut unum sint.

LÉOPOLD LEVAUX.

Les « Bucoliques » de M. Victor Kinon

L'Ame des Saisons a paru en 1908. Depuis cette date heureuse mais lointaine, M. Victor Kinon ne nous avait plus donné qu'un livre de critique, ses *Portraits d'Auteurs*, si judicieux et si pénétrants, et un drame en vers *L'An Mille*. Sans doute savions-nous que le poète n'avait point renié ses muses. Nous avons lu ici-même ses plus récentes pages. On était pourtant un peu inquiet. Eh! quoi, se disait-on, M. Victor Kinon a-t-il été à ce point enivré par le succès qu'il ne trouve plus ce qu'il faut de courage et d'enthousiasme pour nous offrir un nouveau livre? Son nom est inscrit dans des anthologies fameuses; on y lit, en bonnes et larges places, ses meilleurs poèmes. La critique lui a rendu justice, du redoutable chanoine Halfants jusqu'au raffiné Remy de Gourmont. M. Kinon serait-il satisfait et n'ambitionnerait-il plus cette verdure dorée dont les poètes aiment à parer leurs fronts? Comme l'autre verdure, il faut l'entretenir tant qu'on est vivant pour mieux s'assurer contre le long silence d'après la vie...

M. Kinon se recueillait seulement et, dans son recueillement, il préparait ces *Bucoliques* qui, sans avoir à rougir du grand souvenir virgilien, viennent d'apparaître aux vitrines des libraires et sont déjà sur la table des délicats. C'est d'un exemple salutaire. C'est d'une assez belle noblesse. En un temps où les poètes, voire les plus « purs », se bousculent, se font valoir, cherchent l'attention des profanes et des vulgaires, — je veux dire des lecteurs de gazettes, — à la façon des romanciers et des demoiselles de music-hall, il est

(1) Cf. VINCENT LEBBE, lazariste, *Que sera la Chine de demain?* (*Xaveriana*, 11, rue des Récollets, Louvain.)

(2) Voir le *Bulletin de la Jeunesse catholique chinoise*, de juin 1927, n° 30 (29, place du Peuple, Louvain).

réconfortant qu'un poète, et un poète de chez nous, travaille à la manière du temps jadis, loin de la fièvre, loin du succès facile, respectueux de son inspiration et remettant sur le métier, inlassablement, son bel ouvrage.

Aussi bien M. Victor Kinon ne prétend-il pas au titre de poète à la mode. Sa pensée qui est demeurée chrétienne ne se met point au goût du jour et son art lui-même se trouve plus proche de Lamartine que de M. Paul Valéry.

Cette pensée, elle s'affirme dans les deux grands thèmes familiers de M. Kinon, la nature et l'amour.

La nature n'est point à ses yeux la déesse impassible et cruelle que maudissait Vigny. Ce n'est pas lui qui redouterait de rester seul avec elle. Il la connaît et n'en a pas peur.

Bien mieux, il ne se sent tout à fait chez lui que

*dans le cadre mouvant
Des nuages, des eaux, des arbres et du vent.*

Son pays est plein de ses pensées.

*Mes songes, mes candeurs journellement blessés,
Mes remords, mes espoirs toujours ressuscitants,
S'y mêlent d'arbre en arbre au décor du printemps.
Chaque pas que je fais me rappelle à moi-même,
Ce sentier dit : je souffre! et ce bocage : j'aime!*

Le paysage ainsi interprété est plus qu'un état d'âme; il devient le confident des plus chers secrets et comme une expression élargie de tous les mouvements du cœur et de l'esprit. C'est que Dieu y habite. Et sans doute est-Il partout, jusque dans le dramatique décor de nos régions industrielles, jusque dans ces corons déshérités où l'on mesure si exactement la « peine des hommes ». Mais c'est dans la nature véritable, celle qu'Il a créée, verte et d'or, que nous trouvons ses plus sûres complaisances. C'est ici ce qu'Il a voulu et non point seulement ce qu'Il permet; c'est ici son œuvre et son amour.

Œuvre mystérieuse, amour caché. Toutes les formes du vaste univers, ce sont, disait Goethe, des signes d'un sens profond. M. Victor Kinon dira pareillement :

*Rossignol, rossignol, au fond des nuits d'été,
Comme toi j'ai senti l'espace illimité,
Brûlant de textes d'or dont j'ignore la glose...*

Mais ce que l'intelligence ne sait pas encore, le cœur le devine, le cœur par la poésie. Il découvre dans l'immense création, dans les champs, dans les arbres, dans les fleurs, dans les eaux où le ciel se contemple, la main de Dieu, sa volonté et sa pensée et à travers ces choses visibles, l'âme s'élève, comme dit la sainte liturgie, à la divination et à l'amour des choses invisibles.

Telle est la nature pour le poète chrétien. Là où le grand pessimiste voyait une tombe, il n'est pas éloigné de reconnaître une mère et puisque le paysage porte le reflet de la bonté divine, on comprend qu'il y déroule ses rêveries et qu'il l'associe à toutes les démarches de son âme.

Ce sentier dit : je souffre! et ce bocage : j'aime!

Les campagnes familières lui « semblent onduler au gré de ses émois ». Le paysage, véritablement, le révèle à lui-même. Il s'éprouve, se pèse, se retrouve et se connaît dans la grande nature de Dieu. De là cette exaltation qui lui donne le sentiment de posséder le monde. Ces bois, ces champs, se fait-il dire,

Tu les possèdes mieux que leurs propriétaires.

Et dans le monde, le coin élu où ses pas quotidiens le conduisent,

Rien n'est plus beau, rien n'est plus chaud à son cœur, plus excitant pour son esprit que le chemin de sa promenade coutumière :

*Il n'y a pas au monde une telle chaussée
Mêlant, dans son trajet par plaines et par vaux,
Le chant des rossignols aux grelots des chevaux.*

Quand un poète trouve ainsi les traces de Dieu dans le monde inanimé, il est naturel qu'il les respecte dans les créatures humaines. Si nous n'oublions pas que l'homme porte en lui une divine image et qu'il est fait à la ressemblance du Créateur, l'amour que nous lui donnons devient une chose sacrée. Le plus large amour, le plus refermé, le plus secret aussi, l'amour de l'homme et de la femme.

Ah! ici encore, M. Kinon est fort éloigné des poètes de son temps. On ne voit point chez lui la frénésie désespérée de M^{me} de Noailles, ni les accents de cette petite passion légère — à la mode du jour, paraît-il — qui réduit l'amour à la brutalité et au caprice du désir. Son amour rêve d'infini...

*De la maison d'azur, pleine de harpes d'or,
Où nous nous aimerons plus tendrement encor.*

Il le place sous le signe classique de la raison. Il veut que la chair demeure soumise à l'esprit. Régulé de la sorte, après avoir reconnu :

Que l'Univers au fond est une chose tendre,

il trouve à son amour un goût d'éternité. Il ne se prolonge guère, ce « vieil enchantement qui fait durer le monde », mais de l'avoir savouré, comme il doit l'être, nous gardons une mélancolie que seul le plus grand amour pourra dissiper. Ainsi, de même que dans les choses visibles, que nous offre le spectacle de l'immense nature, nous avons découvert le signe, la trace ineffable des réalités invisibles, nous puisons dans l'amour humain l'appétit de l'amour sans défaut.

Que voilà des rêveries bien nouées! Il va sans dire que tout le mérite en revient au bon poète de *l'Ame des Saisons* et des *Bucoliques*. Son œuvre est bienfaisante parce qu'elle est pure et elle est pure parce qu'elle s'élève sans cesse au-dessus des choses qu'elle chante.

C'est pourquoi nous appellerons M. Victor Kinon un poète lamartinien. Du plus sage des romantiques, il a l'accent; il a aussi l'abondance. Sans doute lui voudrait-on parfois une manière plus aiguë, une image un peu plus prompte, un rythme plus pressé. Toujours le goût du temps et qui, peut-être, nous gâte, Mais on ne refusera pas à son inspiration la noblesse, à son vers, — comme il y prétend, — la gloire de nous suggérer un « monde plus divin ». Ce n'est pas d'un poète médiocre.

Jean VALSCHAERTS.

Les idées de M. Lucien Romier ⁽¹⁾

Dans tous ses livres, dans toute son activité politique, Romier s'est montré le protagoniste d'une Europe nouvelle. Mais on peut se faire des conceptions fort différentes de l'Europe.

(1) Deux collaborateurs de *Abendland*, Dr Waldemar Gurian et Dr Werne Becker, ont interrogé dernièrement M. Lucien Romier, l'ancien directeur du *Figaro* sur les relations franco-allemandes dans l'Europe nouvelle. La grande autorité de M. Romier confère une importance toute spéciale à ses déclarations.

Comment M. Romier se la représente-t-il aujourd'hui? On peut répondre en toute sécurité que le tableau qu'il s'en fait n'est pas reflété dans ses livres avec une entière clarté. C'est ainsi que dans les « Explications de notre temps » on trouve des passages qui semblent refuser à l'Allemagne une culture au sens le plus profond du mot. Il y demande une alliance franco-anglaise dirigée contre les tendances expansionnistes de l'Allemagne, afin de garantir la sécurité européenne, en dernière analyse aussi la sécurité allemande. Romier est certainement un ennemi de l'impérialisme belliqueux. Dans son dernier ouvrage *Nation et Civilisation*, il s'attache à montrer que vu le développement économique actuel, une guerre aurait des effets véritablement catastrophiques. Les guerres ne « paient » plus. Mais ici encore on peut demander ce qu'il pense à proprement parler de la situation de l'Allemagne en Europe. Aussi notre entretien a-t-il commencé par cette question : « L'Allemagne, quel rôle est-elle appelée à jouer dans l'Europe nouvelle dont vous vous êtes fait le champion? Partagez-vous l'opinion si répandue en France et selon laquelle la France, porteur de la puissance latine serait le centre de la civilisation et dès lors doit rester dans l'Europe nouvelle la puissance dominante — et ce dans l'intérêt de cette même Europe.

Romier parut fort étonné de cette question. Il croyait avoir nettement exprimé dans ses ouvrages la pensée qu'il ne veut pas exclure l'Allemagne de l'Europe. « Je me représente l'Europe comme un organisme fédératif. Elle doit être composée de peuples se trouvant sur un pied d'égalité. Jamais — ici Romier devient particulièrement affirmatif — la civilisation de l'Europe ne saurait se passer des forces de l'Allemagne. Sans une véritable collaboration de l'Allemagne, au sens strict du mot, l'Europe ne serait pas complète. L'Europe ne saurait renoncer à l'art allemand, à la science allemande, à des hommes tels que Charles-Quint, Beethoven, Goethe. L'esprit français ne serait pas complet sans la science allemande. L'histoire de France — qu'on pense à la période romantique seule — ne saurait s'expliquer sans celle de l'Allemagne. »

— Dès lors, vous n'identifiez pas, comme cela arrive si souvent, la civilisation européenne avec la latinité? Que pensez-vous des thèses d'Henri Massis?

Un sourire à peine perceptible glisse sur les traits de Romier. Il nous semble quelque peu étonné, comme s'il ne pouvait pas comprendre que nous prenions au sérieux de semblables hypothèses; puis dit d'un ton bref : « Ce sont là des opinions philosophiques; en ce qui me concerne, j'envisage les événements en historien. Non. Dans la question des relations franco-allemandes, ce sont moins les problèmes ayant trait aux différences dans le domaine de la civilisation et de la culture qui sont en jeu que ceux de la biologie politique. » Et nous nous souvenons que la première partie du dernier ouvrage de Romier est intitulée : « Esquisses d'une biologie internationale ». Romier y cherche dans l'histoire les origines des lois de la politique, lesquelles restent toujours en vigueur mais ne peuvent être reconnues dans la réalité concrète. Les Etats se présentent à lui sous forme de grands êtres biologico-physiques qui, pour pouvoir vivre, doivent être dans une situation très précise à l'égard du monde extérieur, et doivent avoir des rapports très définis avec leurs voisins et associés.

« Ne considérez que l'Europe : Quelle situation y occupera l'Allemagne? Elle est bien la masse physique la plus puissante. — Et la Russie? est-on tenté de lui demander. Mais nous gardons le silence tous les deux. Car il semble bien que pour Romier la Russie appartienne, surtout depuis la révolution bolchéviste, à l'Asie. En tous cas, il n'en tient pas compte comme facteur positif de sa reconstruction européenne.

— « Ce fait nous révèle la véritable nature du problème. Il faut regarder les Etats européens comme des corps physiques réagissant l'un vis-à-vis de l'autre conformément aux lois naturelles.

C'est en ces termes que Romier formule cette déduction générale. Il semble qu'il lui tienne à cœur de rendre sa thèse plus claire par un exemple concret et il continue en ces termes : « Je ne m'étonne pas — ici sa voix devient hésitante — de ce que vous ayez fait la guerre, de ce que les choses en soient arrivées là.

C'est vous qui vous étonnez d'entendre de telles paroles dans la bouche d'un Français. C'était fatal. Le problème posé par la situation mondiale du moment ne saurait être résolu par de simples considérations quant à la culpabilité ou à la non culpabilité de la guerre. Il nous incombe de régler le jeu des forces entre les peuples français et allemand, d'empêcher les peuples — des

corps physiques — de rejeter l'un sur l'autre, s'arrachant mutuellement ici une jambe, là un bras. Aucun peuple n'a intérêt à de tels résultats. Tout au plus peuvent-ils servir l'ambition personnelle d'un homme d'Etat. L'Allemagne de par le nombre de ses habitants et sa force effective, est la plus forte des puissances physiques d'Europe, et, d'une façon générale, cette puissance allemande se justifie par le niveau de sa culture et par sa classe intellectuelle. Telle est la situation. « Il s'agit de savoir — ici Romier nous interpelle directement — à quoi, dans quel but voulez-vous employer votre force? » Puis il passe derechef à un exemple concret : « Examinons ce qui serait arrivé si l'Allemagne avait vaincu. Supposons qu'elle eût annexé le Nord et l'Est de la France : les régions qui sont les vraies régions industrielles et dont la population est la plus dense. A quoi serait-elle arrivée? A rien. Une Allemagne surpeuplée aurait acquis des nouvelles régions également surpeuplées. Mais, d'après les lois naturelles, le surpeuplement est au premier rang des causes de guerre. D'un tel état de choses, l'Europe n'eût tiré aucun profit. »

— Mais la supposition que vous faites d'une annexion du Nord et de l'Est de la France... n'est-elle pas au plus haut point problématique?

« Alors, supposons que l'Allemagne aurait voulu étendre quelque peu son Empire colonial aux dépens de la France. En discutant la question coloniale, laissons de côté toutes considérations de sentiment. » Phrase qui caractérise la façon dont travaille le penseur de Romier dans le domaine politique. Il raisonne de façon purement objective. Il s'agit pour lui de découvrir les lois politiques et économiques auxquelles se conforme la réalité. Jamais un pathos subjectif ne lui sert de point de départ, pathos qui pourrait mener à une glorification de la guerre tout aussi bien qu'à un enthousiasme pacifiste sans contact avec la réalité.

« Vous autres Allemands, dit Romier, savez réfléchir méthodiquement et calmement. Il ne saurait vous échapper que le problème colonial est un problème de la domination sur la mer. Les colonies comme telles n'ont aucune valeur. Je le dis ouvertement, au risque de vous plonger dans l'étonnement; tout le système colonial de notre globe est basé sur la tolérance de l'Angleterre à l'égard des Puissances coloniales. Pourquoi l'Angleterre permet-elle à la France de garder ses colonies? La réponse est très simple : comme rivale quant à l'empire des mers, la France ne compte pas. Nous n'avons pas de flotte. Aussi longtemps que la France comptait comme Puissance navale, l'Angleterre a su entraver son développement comme Puissance coloniale. Il en est tout autrement aujourd'hui. Une domination française sur les mers? Il n'y a pas à y penser. En revanche, l'Allemagne est le pays qui pourra le plus tôt redevenir dangereux pour l'Angleterre, grâce à ses puissantes ressources. Elle pourrait, dès lors, provoquer la méfiance de l'Angleterre en possédant un grand domaine colonial. Mais étant donné qu'elle n'aspire pas à une guerre éternelle (tel serait le résultat qu'elle obtiendrait si elle voulait devenir une Puissance coloniale de premier ordre), je ne vois guère quel sens aurait une politique coloniale allemande de caractère expansif. »

— Que pensez-vous des relations germano-françaises en ce moment?

« Les relations entre l'Allemagne et la France sont rendues plus difficiles, à l'heure qu'il est, par un conflit de la sensibilité morale et intellectuelle. Transportons-nous dans l'âme du Français moyen. Vous n'y trouverez pas un gramme de haine contre l'Allemagne. Mais l'idée qu'il se fait d'elle exerce sur lui un effet extraordinaire. »

— Vous êtes, vous restez une Puissance très forte, une Puissance très forte, une Puissance que l'œil ne saurait embrasser et ce, sur les confins de la France. Veut-on provoquer chez les Français un sentiment d'inquiétude, cela peut se faire facilement et avec une grande rapidité. Le Français est dans la situation de l'homme assis sous un rocher et auquel on vient dire que le rocher va s'écrouler sur lui. En plus de cela, le Français moyen a encore beaucoup à oublier en ce qui regarde la guerre. Qu'on pense seulement aux régions dévastées. De cette situation psychologique, il se dégage, en ce qui regarde le rapprochement germano-français, le principe suivant : Il ne faut prendre pour point de départ ni le sentiment, ni la politique. Si on cherche (ici nous pensâmes au congrès pacifiste de Bierville) « à commencer par une entente d'ordre sentimental, on se heurte de suite aux familles qui n'ont pu encore surmonter la douleur causée par la perte de leurs proches tués à la guerre. Un facteur qui ne saurait être négligé. Commence-

t-on par la politique, — ici je m'excuse de devoir, cette fois, condamner le gouvernement allemand, — on n'éveille en premier lieu que la méfiance. En France, Locarno et Thoiry ont laissé l'impression que Briand s'y était laissé circonvenir par Stresemann. Non qu'il faille s'inquiéter au sujet de la politique poursuivie jusqu'ici. Mais le Français est enclin à argumenter comme suit : L'Allemagne veut se libérer du traité de Versailles. Elle veut arriver à l'évacuation rhénane. Elle veut tout simplement obtenir quelque chose de la France. »

— Quelles sont les méthodes qui vous paraissent le plus appréciées en vue d'une entente ?

« Il faut commencer par une entente économique. Le rapprochement de l'Allemagne et de la France ne doit pas commencer par des questions d'ordre sentimental ou des principes politiques. Pas de politique pour commencer, mais des accords d'ordre économique. L'Allemagne comme la France ont besoin de conclure entre elles des traités de commerce. Il faut des facilités pour le transit. Tout d'abord les relations normales dans le domaine économique doivent être rétablies partout. Vous autres Allemands possédez des négociants remarquables, et s'agira-t-il d'une entente économique, vous sauriez fort bien vous assurer des avantages. Qu'on pense seulement à l'importance que pourrait avoir une coopération entre Francfort et Marseille. Facilitons-nous les affaires : tel doit être le mot d'ordre. »

— Alors, rien qu'une entente économique ?

« Non. Il faut à côté une entente dans les domaines intellectuel, artistique, religieux et social. Nous sommes certains — l'expérience nous l'a démontré — que le savant français en Allemagne, le savant allemand à Paris seront fort bien reçus. Les relations d'ordre religieux sont aussi de beaucoup d'importance. Mais tout ne doit pas être laissé au hasard. Il faut organiser. Des instituts doivent être fondés pour l'exploitation des découvertes, et des accords devront être conclus en vue d'une collaboration dans l'œuvre de l'évangélisation des peuples païens. »

Ce dernier membre de phrase fait surtout plaisir dans la bouche d'un Français, après la propagande de guerre menée, on le sait, contre les missionnaires allemands.

— Et l'occupation rhénane ? N'est-ce pas un bâton dans les roues du rapprochement germano-français ?

Sans hésiter Romier répondit à cette question quelque peu délicate et ajouta à sa réponse des considérations sur le problème alsacien. « Nous ne sommes pas en Rhénanie pour y sauvegarder les droits du vainqueur », dit-il, « pareille conception est tout à fait étrangère au peuple français. Mais alors pourquoi sommes-nous toujours en Rhénanie ? La raison la plus profonde git dans la crainte physique du Français devant la puissance d'une Allemagne inconnue, crainte qui doit être calmée au moyen d'une mesure de précaution, visible. Il se peut que du point de vue militaire, l'occupation rhénane ne signifie absolument rien. Mais qu'arriverait-il si la Rhénanie était évacuée aujourd'hui ? Quel serait l'effet produit par cette évacuation sur l'opinion publique française que je connais bien ? Tout simplement ceci : la nervosité française en serait augmentée dans des proportions énormes. Mais qu'est-ce qui pourrait être fait en ce moment ? Ceci : l'occupation devrait se faire remarquer aussi peu que possible. Elle devrait être aussi peu visible que faire se peut. C'est tout ce qui pourrait arriver aussi longtemps que des liens d'ordre psychologique ou des relations d'affaires entre les deux peuples n'ont pas encore assuré la sécurité de la France. Aussi, tout homme d'Etat désirent tranquilliser la majorité de la population dans l'un et l'autre pays devra-t-il veiller tout d'abord à ce que la crainte de la France devant l'Allemagne prenne fin. »

— Et l'Alsace ? Le mal alsacien ? La crise alsacienne a son origine dans le fait que depuis deux cents ans les peuples ont fait du Rhin une frontière. Or, quelle est la destination naturelle de la vallée rhénane ? C'est une des grandes artères du trafic international. Le Rhin n'est pas une frontière. Il relie entre eux les peuples.

Ici Romier regarde par la fenêtre. Nos regards glissent sur les superbes magnolias, sur la grande place où les autos vont et viennent à toute vitesse. « Le Rhin », dit Romier, « n'est pas plus propre à servir de frontière que l'avenue des Champs-Élysées là-bas. »

— Alors quoi ? Une internationalisation du Rhin ?

« Non. Pas de cela. On ne saurait du jour au lendemain demander l'internationalisation de la vallée du Rhin. Il serait toutefois possible de faciliter sous tous les rapports les échanges, de faire sentir le moins possible au commerce l'existence d'une frontière

politique. N'est-il pas significatif que les villes échelonnées le long du Rhin aient toujours été des villes libres ? »

— Nous voulons nous retirer. Mais nous avons souvenance d'un article sensationnel de Romier dans lequel celui-ci parle des rêveries des catholiques allemands. Appuyés sur le Vatican et l'Italie, dit-il, ceux-ci veulent créer un nouveau Saint-Empire romain germanique, pour assurer à l'Allemagne l'hégémonie en Europe. Nous savons qu'aujourd'hui, après les incidents liés à la condamnation de l'Action française, il est fort délicat de toucher à la politique vaticane et aux rapports entre Rome et le catholicisme allemand. Aussi pouvons-nous poser une seule question d'ordre général :

— Quelle est l'importance du catholicisme pour l'Europe nouvelle ?

Nous voyons alors combien Romier est loin des nationalistes qui identifient à peu près l'Eglise et la latinité, et qui nient dès lors virtuellement qu'un Allemand puisse être catholique.

« Je ne surevalue pas », dit Romier, « l'importance de la tradition antique pour l'Europe. Le christianisme est la base la plus profonde de la civilisation européenne, le christianisme qui dans les différentes nations et dans les différentes cultures, s'est amalgamé aux dons naturels des peuples et des régions diverses. » Phrase par laquelle Romier sans polémiquer en aucune façon, a rejeté l'identification de l'Eglise avec le monde latin. « Cependant », poursuit-il, « si, catholique, je sais l'Eglise éternelle, j'ai quand même des appréhensions sur l'avenir de l'Europe. Aussi ne devons-nous pas permettre une déseuropéanisation du catholicisme, un transfert en Amérique du centre de gravité de l'Europe. Je crois aussi que, parce que catholiques, nous devons travailler à la reconstitution d'une Europe unifiée. »

WALDEMAR GURIAN et WERNER BECKER.

(Traduit de l'allemand.)

Une réponse à M. J. Constant

Nous avons reçu de M. E. Paris une lettre que nous insérons bien volontiers ne souhaitant qu'une chose : c'est que notre correspondant ait... complètement raison. Avant de publier l'article de M. J. Constant, nous l'avions soumis à un ami bien placé pour connaître la situation que dénonçait l'auteur. Et ce n'est qu'après que cette « compétence » nous eut assuré que M. Constant ne disait que trop vrai que nous publiâmes ses remarques. On vient nous dire aujourd'hui que M. Constant s'est trompé du tout au tout. Tant mieux, et personne ne se réjouirait plus que nous de voir réduites à néant toutes les observations de notre collaborateur occasionnel.

« Montmorency, le 10 juin 1927.

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« C'est avec une véritable stupéfaction et une très vive indignation que j'ai pris connaissance de l'article : *Le Problème de l'Union des Eglises à Constantinople*, publié dans le n° 52 du 18 mars 1927, de votre revue, et signé J. CONSTANT.

« Cet article, par ses critiques mesquines, malintentionnées, injustes et calomnieuses, de même que par ses nombreuses inexactitudes, entre autres, tout ce qui y est dit relativement à l'accueil fait au métropolite GERMAIN à la délégation apostolique de Pancaldi, où ce prélat dissident fut reçu avec la plus parfaite courtoisie, contrairement à ce qu'écrit J. Constant, a indigné un grand nombre de personnes, qui ont été, comme moi, fort surprises de le voir reproduit dans une revue poursuivant un but aussi sympathique que la vôtre. Loin de créer, en effet, une atmosphère de concorde, d'apaisement, de connaissance réciproque et de rapports imprégnés de respect mutuel et de fraternelle charité — atmosphère absolument indispensable pour le travail de rapprochement en faveur de la grande œuvre de

l'Union, cet article ne pouvait, au contraire, qu'indisposer, provoquer de vifs mécontentements, susciter de légitimes froissements et de blessantes suspensions, capables de rendre nuls les humbles efforts que j'ai déployés en faveur de la question de l'Union des Eglises, pendant mon dernier séjour à Constantinople.

» Je tiens à protester énergiquement contre les inexactitudes de l'article en question, de même que contre les éloges immérités qu'il contient à mon égard et je regrette vivement que J. Constant, qui n'a pas même le courage de ses opinions et qui se voit contraint de recourir au pseudonyme pour cacher sa personnalité, ait osé se servir de mon nom et de mes conférences pour faire une œuvre d'injustice et de haine là où je me suis toujours efforcé, et cela depuis plus de trente ans, de réaliser une œuvre de rapprochement, de réconciliation et d'amour.

» Entre la manière de concevoir les choses de J. Constant et la mienne, il y a un abîme. C'est ainsi, par exemple, que je ne vois pas pourquoi les Latins ne pourraient pas se mettre à genoux au moment de la Consécration (comme le font d'ailleurs les Russes orthodoxes et les Grecs dissidents eux-mêmes) et pourquoi ils seraient contraints de faire le signe de la croix à la manière grecque, lorsqu'ils assistent, dans une église catholique, à la sainte Messe célébrée en rite byzantin, comme c'était le cas à Kadi-Keui? Il faut, au contraire, semble-t-il, que chacun conserve les habitudes liturgiques du rite auquel il appartient, car agir ainsi constitue un puissant et très utile moyen de faire éclater aux yeux de nos bien aimés frères séparés la grandeur et la beauté de l'Eglise catholique une dans sa foi et diverse dans la pluralité et la majesté de ses rites sacrés.

» J'ignore qui est exactement J. Constant, mais il est étrange qu'un catholique, digne de ce nom, ne craigne pas de mettre en cause, dans une revue destinée au grand public, l'Autorité ecclésiastique et les congrégations religieuses et se permette de les critiquer ou de leur faire des reproches blessants et injustes. Il est, de plus, très regrettable qu'on puisse méconnaître à ce point les principes les plus élémentaires de l'humilité, en osant écrire que « ce que tant d'ouvriers de l'Union, depuis si longtemps en résidence à Constantinople n'avaient pas essayé, un laïc l'a réalisé en quelques semaines ». Il faut que J. Constant sache que, si mes modestes causeries ont eu quelque succès, on doit uniquement l'attribuer au lent et ingrat travail de préparation et de rapprochement que font nos admirables congrégations catholiques de Constantinople. Les religieux : Capucins, Jésuites, Assomoniens, Lazaristes, Dominicains, Frères des Ecoles chrétiennes, Franciscains, Conventuels, Salésiens, Pères Géorgiens, Méchitaristes Arméniens, Pères Grecs de la Sainte-Trinité de Péra, Filles de la Charité, Dames de Sion, Religieuses Arméniennes de l'Immaculée-Conception, etc., tous, sans distinction de Famille religieuse ou de nationalité, ont bien mérité de l'Eglise, parce que, dans leurs belles œuvres et les florissants pensionnats, collèges et écoles qu'ils dirigent, ils ont, au prix d'une inlassable patience et de charitables efforts de longue date, réussi à faire tomber petit à petit une foule de préjugés à l'égard des catholiques et ont préparé ainsi les esprits et les cœurs à l'Union dans la vérité et la charité. Penser autrement et surtout oser l'écrire, serait une folie et une injustice sans nom!

» L'Union demandée avec insistance par le Christ dans sa sublime prière sacerdotale, après l'institution du Sacrement d'Amour qu'est la Sainte-Eucharistie, *Sint Unum*; cette Union qui est le testament divin que Jésus nous a légué la veille de sa mort régénératrice et qui, par conséquent, doit être si chère à tous les cœurs vraiment chrétiens, ne sera pas l'œuvre des hommes. Dieu seul, en effet, peut réaliser un si grand idéal qui rencontre, hélas! tant de difficultés de tous genres, et au sujet desquelles il ne faut pas se faire d'illusions. Mais il importe que ceux qui veulent consacrer leurs forces et, s'il le faut, leur vie à la réalisation de cette grande idée, sachent que plus nous nous efforcerons, plus nous parviendrons à reléguer au second plan nos pauvres personnes de pécheurs et de serviteurs inutiles, pour laisser bien apparaître et exercer l'effet de la grâce du divin Maître dont nous devons être les indignes instruments ici-bas, plus nous deviendrons de meilleurs ouvriers de cette grande cause de l'Union, œuvre capitale et si contemporaine, que l'on a qualifiée à si juste titre « d'œuvre des œuvres ».

» Je ne doute pas un seul instant, Monsieur le Directeur, qu'en insérant l'article de J. Constant, vous n'avez cru servir cette grande œuvre, si particulièrement chère au cœur du Souverain-Pontife Pie XI, glorieusement régnant, mais qu'il me soit permis

de souhaiter, qu'à l'avenir, des articles de ce genre ne trouvent plus leur place dans les colonnes de la *Revue catholique des idées et des faits*, fondée sous les auspices du grand artisan de l'Union des Eglises, que fut le charitable et inoubliable cardinal Mercier. »

» FRANÇOIS PARIS. »

L'avenir de l'Extrême-Orient

Une importante société désire conclure un contrat avec le gouvernement de Pékin. Elle avait dépêché de nombreux représentants. Tous avaient échoué. Un nouveau délégué arriva quand j'étais à Pékin, et il vint se lamenter auprès de moi de l'impossible mission qu'on lui avait confiée.

« Voilà dix ans que nous avons essayé en vain, dites-moi ce qu'il faut faire ».

Je lui montrai un Chinois descendant la rue et portant une baguette sur laquelle était perché un petit oiseau. « Quand vous pourrez faire comme lui, vous obtiendrez ce que vous désirez ». Et je me mis alors à expliquer que le doux rythme du tempérament chinois était bouleversé par les rudes vibrations du tempérament occidental, toujours affairé et n'arrivant jamais nulle part. « Achez un oiseau et quand vous l'aurez apprivoisé, vous serez à mi-chemin d'avoir apprivoisé vos officiels chinois ».

Pendant des siècles la Chine a exclu les Européens et s'est refusée à penser à l'européenne. Nous nous sommes alors imposés de force et le rythme des âges fut brisé. D'année en année, un nombre toujours croissant de jeunes étudiants chinois rentrant d'Amérique et d'Europe, de nouvelles vibrations étaient émises, et le vieil empire, si cohérent, sentit ses atomes entraînés vers la dissolution.

Le colonel Ethernon nous dit dans son livre admirable, *China : the facts*, que l'Angleterre a exporté là-bas en 1926, 19,608,444 liv. sterl. Nous avons prêté à la Chine, environ 50,000,000 de liv. sterl., et les emprunts pour chemin de fer se montent à près de 64 millions de liv. sterl.

Quelques milliers d'étrangers vivent à Hong Kong, Shanghai et dans les ports internationalisés et surveillent les subalternes chinois qui s'occupent de leurs affaires. La plupart de ces étrangers passent leur vie au club, parlent peu ou pas le chinois, mais prennent vis-à-vis des Chinois un air de supériorité qui est tout bonnement comique. Ces étrangers dirigent leurs propres concessions, et refusent de se soumettre aux lois chinoises. Ils ont imposé leur contrôle aux douanes, et sur le sel, et de toutes manières ils traitent les Chinois en race conquise et inférieure.

Les Chinois ne désirent pas du tout les étrangers; ils détestent leur parler rude, leur manque de politesse, leur ignorance de l'art et de la littérature. De là l'inévitable soulèvement actuel. Les idées occidentales sont un poison pour l'Oriental. Elles le rendent fou. Très naturellement, il se retourne contre son empoisonneur.

L'Amérique et la Grande-Bretagne désirent s'entendre avec les Chinois tout juste comme ils se sont entendus avec les Japonais. Il ne nous en a rien coûté d'avoir acquiescé à la revendication du Japon d'être un Etat indépendant, libre des entraves de l'extraterritorialité. Il n'en coûtera pas davantage aux Anglais s'ils renonçaient à toutes leurs concessions, retireraient toutes leurs troupes, et laisseraient la Chine se gouverner elle-même. Nous ne

pouvons conquérir la Chine. Nous pouvons encore sauver notre commerce parce que nous pouvons toujours trouver le capital dont les Chinois ont besoin.

Mais nous devrions tous nous appliquer à voir l'Orient comme l'Orient se voit lui-même et cela n'est pas possible dans un livre semi-officiel, tel que celui du colonel Etherton, qui fut non seulement consul général pour le Turkestan chinois, mais encore juge à la Cour suprême britannique en Chine.

Voilà pourquoi je conseille à mes lecteurs de lire le *Contemporary Thought of Japan and China* du Dr Kyoson Tsuchida.

Le gros de la philosophie japonaise moderne est basé sur les écoles allemande, américaine et japonaise. Oka et Kato présentent des variations de l'école évolutionniste, et beaucoup suivent les néo-Kantiens. Mais comme tous les Japonais ont été nourris de pensées confucienne et bouddhiste, il est certain que graduellement une philosophie essentiellement orientale verra le jour. Nishi est influencé par Lao Tze, et Kihira est encore plus oriental. Son ouvrage le plus important est intitulé *The philosophy of Gyo*. « Gyo » est intraduisible mais correspond assez bien au *That handlung*, de Fichte. Le livre est un traité de morale qui tente de compléter la pure doctrine de salut de « saint » Shinran.

Un des ouvrages les plus populaires au Japon à l'heure actuelle est *The Priest and his Disciples*, de Kurata Hyakugo. C'est une pièce de théâtre basée sur la vie de Shinran, le fondateur de la secte Shin du Bouddhisme et qui même dans une imparfaite traduction en américain, reste un beau poème. Je ne puis m'imaginer comment un Européen pourrait comprendre le côté spirituel du Bouddhisme sans avoir lu cette pièce.

Le Dr Tsuchida résume dans son livre les théories d'un grand nombre de philosophes. Beaucoup sont franchement socialistes et communistes. Pour se rendre compte de l'emprise de la pensée moderne sur l'Orient, il faut étudier les conceptions japonaises et chinoises. L'avènement de l'industrialisme en Chine et au Japon a porté tous les penseurs à lire Marx. Chen, le grand Marxiste, abolirait bien Confucius comme étant féodal. Ku déclare, d'autre part, que la société est fondée, en Occident sur l'argent, en Orient sur la moralité, et que la politique s'appuie en Orient sur le sens de la honte et en Occident sur la puissance.

En Chine et au Japon, la pensée traverse une période de changement et est influencée par les idées occidentales. Je crois que ces idées auront moins d'action qu'on ne leur en reconnaît aujourd'hui. Je crois que *The Priest and his Disciples* représente vraiment la mentalité japonaise et qu'aucun des philosophes modernes n'a pu évaluer l'influence de Confucius.

L'Orient demeure toujours l'Orient malgré Kant, Hegel, Marx, James et Bergson. Et quand les Puissances se seront retirées de la Chine, la grande nation chinoise redeviendra forte une fois de plus, plus forte que jamais.

Raymond RADCLIFFE.

(Traduit de l'anglais.)

Une « Solitude » au Béguinage de Bruges

Paisible, identique à lui-même à travers les siècles, comme il fut hier, comme il sera demain, l'Enclos monastique épand ses pelouses vertes tel un manteau d'espérance, infusant le calme. Toutes petites, toutes menues, les maisons blanches, humblement, font cercle autour de l'église, qui étend sur elles le geste protecteur de son toit élargi. Là-bas, la tour massive de Saint-Sauveur

et la flèche de Notre-Dame exhaussent vers le ciel ce paysage mystique, unique au monde.

La chanson du carillon vient mourir ici, lointaine, adoucie, comme un hymne très ancien qui nous chante des histoires d'antrefres avec des mots qui nous sont devenus incompréhensibles.

Les arbres, les petits arbres minces dont on a planté l'Enclos, frissonnent sous la moindre brise et leurs feuilles font un murmure de prière.

Les grands ormes, hélas! sont défunts. On les a emportés l'un dernier, rapidement, comme on emporte des cercueils en temps d'épidémie. Ah! la chanson des ormes qui, comme un chœur de moines, rigides, se dressaient vers le ciel, chantant leurs psaumes depuis combien de temps! psaumes d'allégresse dans les frais matins printaniers, alors que les brises murmuraient doucement dans leurs frondaisons; psaumes d'angoisse quand les ouragans d'automne ployaient sauvagement leurs branches, arrachant les feuilles, et que les corbeaux noirs empanachaient de leur vol les hautes cimes balayant les nuages.

Leur hymne grandiose est mort. Mais la sainte psalmodie en cet Enclos sacré n'est pas éteinte. L'Office liturgique vit tous jours et les Béguines, depuis des siècles, continuent « la louange perpétuelle ». Dès le matin, la petite cloche réveille les vivantes, et les appelle à Prime; les défuntes aussi y viennent, semble-t-il toutes les générations d'âmes saintes qui se sont succédées dans l'enceinte sacrée; elles accourent de partout et s'unissent à celles qui, vaillamment, reprennent chaque jour le saint labeur de l'*Opus Dei*.

Et tout le paysage très doux les accompagne, car tout ici, a un sens d'oraison; une prière de sept siècles a créé ce milieu. Les Laudes matinales au chœur s'élèvent avec la buée fraîche qui des pelouses, à cette heure, monte comme un encens; et quand le soir, l'hymne des Complies vient annoncer « la fin de la lumière », les rayons du soleil mourant incendiant le grand vitrail occidental viennent dans un dernier élan d'ardeur baiser la porte du tabernacle. Car tout converge vers ce centre, et les mains jointes des petits pignons, et la chanson des arbres, et la brume des pelouses, et la pensée paisible des recluses qui habitent l'Enclos béni : la vie menée ici, selon une doctrine chère à Ruskin, a créé ce milieu et ce milieu à son tour réagit sur la vie qu'on y mène.

* * *

Au cours des siècles, nos humaines agitations n'ont cessé de tendre les bras vers de semblables oasis. Il en est de nombreuses, disséminées par le monde. Fouettés par la vie, nous y passons parfois; nous ne nous y arrêtons, hélas! jamais.

« L'homme, dit Pascal, tend au repos par l'agitation. » Il s'agite, — et Dieu sait s'il le fait aujourd'hui! — mais son but est toujours le repos, la paix que mendiait Dante à la porte du monastère de Ravenne.

Qui de nous n'a senti monter en lui cette torturante soif de paix en passant au hasard d'un voyage par quelque lieu solitaire, sylvestre ou champêtre, ou par quelque abbaye bénédictine, loin du fracas des villes; qui n'a songé, par exemple, sous les arceaux du petit cloître paisible de Saint-Marc, à Florence ou en tel cloître romain où seul parle le frais clapotis d'une fontaine : « Ah! si je pouvais arrêter ici un moment ma vie agitée! »

Tous les apôtres ont été tourmentés de ce besoin : Saint Augustin en son dur ministère d'Hippone voyait en imagination un ermite blanc, ombragé de palmiers, où il étudierait en paix les Ecritures; saint François d'Assise, malade et las des tracas d'organisation matérielle fuit vers le mont Alverne, et, plus près de nous, Elisabeth Leseur, au milieu des agitations de Paris, formait le rêve d'une solitude où l'on aurait le temps de contempler le ciel, les arbres et tout ce que le Bon Dieu a fait de beau pour se rappeler à notre souvenir.

C'est aux époques les plus troublées que l'on voit les déserts se peupler de solitaires. Les âmes les plus profondes n'ont assemblé que là les trésors qu'elles ont ensuite donnés au monde. Ce que fut pour saint Paul le désert d'Arabie, Subiaco le sera pour saint Benoît, la forêt de Groenendael pour Ruysbroeck, les flancs du mont Pellegrino pour sainte Rosalie, les grottes de Manrèze pour saint Ignace, et la solitude des sables touaregs pour Charles de Foucauld. Une des plus belles poésies de la littérature mystique d'Espagne est celle où Louis de Léon exalte la beauté de la solitude. A son époque, ce XVI^e siècle affolé et

turbulent, ce besoin foncier de l'humanité fut plus impérieux que jamais : l'on vit de grandes dames, comme Catherine de Cardona, quitter brusquement la cour et se cacher dans les montagnes de Castille, les Carmes d'Espagne multiplier leurs « déserts », et le roi Philippe II, tremblant devant son âme, lui devant qui tout tremblait, bâtir, en pleine Sierra, sa géniale solitude de l'Escorial. Dans la France fastueuse du XVII^e siècle, certains laïcs vivaient comme des Chartreux et Port-Royal se remplit de « solitaires ».

Ce fut le même besoin qui, dès le XIII^e siècle, donna chez nous naissance aux Béguinages. Leur développement correspond au grand mouvement mystique de cette époque et le Béguinage de Bruges, notamment, fut fondé vers 1245, uniquement pour donner aux femmes et jeunes filles qui voulaient « fuir le monde et le bruit des foules, l'occasion de vaquer à l'oraison et de s'adonner tout entières à la contemplation ». Ainsi parle la charte d'érection. Ce fut dès l'origine une solitude, un ermitage contemplatif.

* * *

Et voici la question qui se pose. Faut-il que, perdus dans leur admirable Béguinage, les Béguines qui l'habitent soient seules à posséder le don de paix? En ce siècle de partage des richesses, ne peuvent-elles donner un peu de ce trésor à d'autres, ne peuvent-elles rompre ce pain de suavité avec les pauvres, les dénués de paix dont le monde regorge? Ne peut-on faire jouer à nos monastères béguinaux un rôle social en leur donnant un certain rayonnement moral?

C'est ce dont se sont préoccupées les Béguines de Bruges. Conformément à l'esprit séculaire de leur institution, — et celle-ci par son caractère qui la différencie assez fort des autres Béguinages a plus d'un point de contact avec un monastère bénédictin, — elles ont organisé dans leur Enclos une « Solitude ». C'est une maison où sont accueillies à titre d'hôtes les dames et jeunes

filles qui, pour quelques jours, désirent vivre dans le recueillement et le silence.

La Maison est paisible et toute simple : un oratoire où il fait bon se recueillir pendant les heures d'oraison privée ou de méditation auxquelles invite le règlement; en face, une salle commune où l'on travaille, lit ou écrit; une petite salle plus intime où, sur les rayons d'une bibliothèque, sont groupés par matières ces prédicateurs et directeurs, excellents en ces jours de retraite : nos amis, les livres; plus loin, un réfectoire tranquille et ses dépendances nécessaires; à l'étage, quelques chambres, blanchies à la chaux, d'une simplicité toute monastique, dans le goût de l'ancienne règle béguinale. Un jardin prête ses allées aux méditations solitaires et l'Enclos lui-même d'où tout bruit est exclu, surtout aux premières et dernières heures du jour, favorise le travail et l'oraison silencieuse.

Les solitaires suivent les Offices liturgiques dans l'église de l'Enclos. Le temps libre en dehors des heures de méditation est consacré de préférence soit au travail manuel, soit à l'étude : Ecriture sainte, dogme, liturgie, histoire ecclésiastique, en un mot tout ce qui peut être utile à la formation personnelle de la femme, tant pour elle-même qu'en vue de son apostolat.

Et, dans cet ordre d'idées, nous ne voyons pas pourquoi certaines religieuses appartenant à des Ordres actifs, enseignants ou hospitaliers, ne pourraient trouver également ici, dans cet ermitage, quelques jours de calme et de retraite solitaire qu'elles ne trouvent pas toujours au milieu du tracas des œuvres qui réclament leur quotidienne activité.

Cette initiative, à laquelle semble promis un grand succès, est sans prétention. C'est un apostolat modeste où il est simplement question de faire œuvre spirituelle de miséricorde en donnant un peu de paix à ceux qui en ont besoin. Il n'y a d'autre désir ici que de se rendre utile et de continuer une tradition qui, nous en avons la conviction, devant l'orientation du monde moderne et l'irrésistible abus de l'activité extérieure, s'affirmera de plus en plus nécessaire.

Abbé R. HOORNAERT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le Siège de la Sagesse de Louvain

Qui ne connaît l'antique Madone réverée dans le croisillon nord du transept de la Collégiale Saint-Pierre à Louvain, jadis mêlée à tous les fastes de la cité, sa protectrice et sa gardienne, associée aux destinées de l'*Alma Mater*, environnée d'un culte qui a traversé les siècles, parée depuis le dix-huitième du vocable mystique de *Sedes Sapientiae*, *Siège de la Sagesse*?

Elle va resplendir d'un nouvel éclat à l'occasion des solennités prochaines qui commémoreront le cinquième centenaire de *Studium generale*, de l'Université brabançonne, créée par Martin V, à la demande du duc Jean IV, en 1425, inaugurée en 1426 à Saint-Pierre même en présence, sans doute, de la statue primitive de Notre-Dame de 1120, qui fut remplacée en 1442 par l'actuelle.

Elle va recevoir le premier rayon de la pourpre cardinalice au jour où S. Em. Mgr Van Roey, institué Légat du Pape viendra, retour de Rome, consacrer les prémices de sa haute dignité en couronnant, au nom même du Souverain Pontife, la *Sedes Sapientiae* louvaniste. N'y a-t-elle pas droit? Ne revendique-t-elle pas la triple prérogative qui appelle le diadème sur son front : l'ancienneté, la célébrité, la puissance des miracles?

Elle a une histoire chargée des plus glorieux souvenirs, illustrée par les plus signalés bienfaits. Elle n'avait pas encore d'historien fidèle qui eût exhumé de la poussière des archives tout son grand passé. Cet historien s'est rencontré enfin : M. Léon Van der Essen, cédant aux instances du Recteur de l'Université, vient de livrer au public sous le titre *Notre-Dame de Saint-Pierre* «*Siège de la Sagesse*»

(1120-1927), une histoire complète de la statue et du culte qui embrasse, en effet, une durée de près de huit siècles révolus.

A la différence de ses devanciers lointains, le professeur Heymbach, au XVII^e siècle, le pléban de Saint-Pierre Van der Buecken, au XVIII^e siècle, qui s'étaient bornés dans leurs monographies d'ailleurs intéressantes à effleurer le sujet, Léon Van der Essen l'a profondément exploité. Il a voulu tout savoir de la *Diva lovaniensis* et n'a négligé aucun filon. Pendant deux ans d'un labeur obstiné, l'intrépide et sagace chercheur a tout exploré : Cartulaire de Saint-Pierre dispersé en plusieurs dépôts, volumes, registres, liasses au complet des anciennes archives capitulaires, comptes communaux de Louvain, Registres aux résolutions du Magistrat, le *Groot Gemeynboec* de la ville, une chronique inédite du XV^e siècle, sources littéraires du XVI^e et du XVII^e : pièce par pièce, il a tout compulsé, dépouillé, inventorié et l'on peut dire que rien n'a échappé à son regard pénétrant et à sa patiente érudition. La merveille, c'est qu'il ait pu, sans ployer sous la charge de cette vaste documentation, s'y mouvoir à l'aise au contraire et nous donner un livre bien aéré, clair et ordonné où rien n'est avancé qui ne soit solidement justifié.

Des lentes investigations auxquelles s'est livré l'auteur est sortie une œuvre personnelle, originale, qui renouvelle le sujet et a refait pour ainsi dire cette histoire en répandant la lumière sur pas mal de points obscurs ou ignorés jusqu'à présent.

A côté du Mémorial monumental qui va sortir des presses de Lesigne, à Bruxelles, pour célébrer le cinquième centenaire de l'Université, le petit volume de Léon Van der Essen, préfacé par Mgr Van Roey, illustré de photogravures d'une rare finesse, est un hommage délicat à la Reine de l'Université catholique sous les auspices de laquelle s'ouvre chaque année académique, devant qui, suivant une vieille tradition, les maîtres en théologie, au sortir de leur promotion, viennent incliner leurs palmes.

Les conclusions définitives auxquelles aboutit la critique du savant historien établissent avec certitude que la statue actuelle fut commandée par l'administration communale ou le magistrat,



NOTRE-DAME DE LOUVAIN
« SIÈGE DE LA SAGESSE ».

en 1442, à l'imagier ou sculpteur bruxellois NICOLAS DE BRUYN l'artiste qui acheva, cette année-là même, les stalles de Saint-Pierre, exécutées en collaboration avec Gérard Goris. Elle fut richement polychromée par un peintre de valeur, VAN VELPEN, qui travailla souvent pour les églises de Louvain avec Thierry Bouts et Roger van der Weyden.

Est-elle belle la *Notre-Dame de Saint-Pierre*? Car tel est son vocable, hérité de celui de la Madone primitive, et le lecteur est tenté de chercher chicane au savant auteur qui emploie partout, même en parlant de la statue du XII^e siècle, par une prolepse abusive, le titre : *Siège de la Sagesse*, si tardivement attribué à Notre-Dame de Saint-Pierre. Est-elle belle? Assise comme une reine sur son siège, tenant sur ses genoux l'Enfant-Dieu qui, d'une main bénit, de l'autre, porte un oiseau, elle ne manque certes pas de distinction ni de majesté sous son manteau qui retombe en plis serrés et régulièrement parallèles, à la manière romane. Belle sans doute pour qui la regarde avec les yeux reconnaissants du croyant, belle surtout d'avoir été priée, pour redire un mot de M. Emile Male, elle n'a pas la grâce plus flexible des images du XV^e siècle, elle garde visiblement quelque chose de la rigidité hiératique de la statue sa devancière du XII^e siècle, dont Nicolas De Bruyn se serait inspiré.

Avec la même sûreté qui s'appuie toujours sur des preuves documentaires, l'auteur établit que la statue primitive ne saurait être antérieure à 1129, la petite statue gothique, si mignonne sous le drap d'or dont on la parait aux jours de procession mais que, conjecture habilement M. Van der Essen, on jugea trop petite et disproportionnée dans le nouveau chœur, sous la grande arcade du croisillon qui passait au-dessus des anciennes constructions. Débrouillant le chaos des vieilles histoires, l'auteur précise avec une étonnante netteté l'emplacement de la première statue : sous le jubé, exactement sur l'autel adossé au mur latéral de l'arcade gauche de l'ancien jubé, côté de l'Évangile, là où existait la chapellerie de *Sancta Maria sub doxali*, Sainte-Marie sous le doxal.

La nouvelle statue prit vraisemblablement sa place en 1442, elle y était encore en 1458, mais à partir de 1478 au plus tard, elle avait été transférée dans le transept nord, là où se trouvait la verrière offerte par le duc de Charolais, le futur Charles le Téméraire, là même où l'on vénère encore aujourd'hui la *Sedes Sapientiae* sur l'autel de marbre qu'érigea le célèbre Faid'herbe de Malines et qui, dépouillé de ses richesses artistiques en 1794, a été restauré de nos jours.

* * *

Voilà l'image de Marie, sortie du ciseau d'un artiste, offerte par la piété du Magistrat de Louvain à la collégiale Saint-Pierre, en ces temps heureux où il y avait un esprit public chrétien, où l'alliance régnait entre les deux Pouvoirs, où la société politique s'élevait sur les bases de la foi, voilà l'image dont il a plu à la Providence, par un inscrutable dessein, de faire l'instrument d'innombrables faveurs. Le même Dieu qui sous l'Ancienne Loi, proscrivit rigoureusement toute représentation plastique pour

empêcher le glissement du peuple juif vers l'idolâtrie, a voulu, dans l'Église, glorifier les images saintes placées dans des lieux d'élection et provoquer envers elles, par les marques insignes de sa puissance, la confiance du peuple chrétien. La Belgique est riche en Madones miraculeuses. Le Brabant, ce jardin marial, comme l'appelait le norbertin Wichmans, en a produit une superbe floraison. Longtemps, Hal, Montaigu, Louvain formèrent une trinité mariale que Juste Lipse voulut célébrer par une trilogie qui finissait par Louvain et que la mort a interrompue.

De temps immémorial jusqu'à la Révolution française, *Notre-Dame de Saint-Pierre* a été entourée par les Louvanistes, par les Brabançons en général, d'un culte de la plus extraordinaire ferveur. Elle occupe dans la cité une place éminente. Les honneurs décernés à la première statue se reportent sur la seconde. Le peuple assiege son autel. La générosité enrichit de fondations sa chapellenie. Les grands de la terre unissent leurs hommages aux hommages populaires. Devant elle s'agenouillent Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon, Marguerite d'York, femme du Téméraire; le dauphin de France, le futur Louis XI et sans doute Charles-Quint avec Marguerite d'Autriche. Le pèlerinage à l'*Onzer Lieven Vrouwe Sinte Peters* est érigé en institution permanente et même en institution judiciaire, dans le duché de Brabant. Une liturgie s'organise en son honneur. La coutume de fonder messes et anniversaires à l'autel de la Vierge n'a plus discontinué, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, que celle de lui faire des legs ou de lui offrir le plus riche manteau ou autres objets de valeur, ou de lui réserver sa part dans les contrats.

Trait caractéristique et peut-être unique : les sans-culottes de 1792, qui ont fait flamber plus d'une statue célèbre, notamment Notre-Dame de la Paix à Bruxelles, n'ont pas osé toucher à la Madone louvaniste. Gardée par un culte jaloux, ardent, elle fut conservée à l'hôtel de ville pour réapparaître à Saint-Pierre, dès 1800, sous le consulat, avec Notre-Dame-sous-la-Tour, qui devait périr, celle-ci, dans les flammes incendiaires d'août 1914.

Sur toutes ces manifestations de la piété envers la Vierge, le docte auteur fournit des informations aussi abondantes que précises. Ce sont de vraies pépites d'or qu'il a su extraire de la poussière des vieilles paperasses et dont il compose une couronne à Notre-Dame. Ses plus riches fleurons sont assurément les miracles dont une chronique fut tenue régulièrement depuis 1442 jusqu'en 1649. Il en est de douteux, soit, mais beaucoup sont irrécusables. Plusieurs furent accomplis loin de Louvain. Ils attestent cette foi invincible, ancrée au cœur de nos ancêtres, qui arrachait du Ciel des prodiges de bonté.

Dès que les premiers miracles se produisirent, donc, dès 1442, on voit naître la célèbre *Confrérie*, qui crée comme une parenté spirituelle entre la Vierge et ses fidèles et établit entre ceux-ci une communauté de prières. Rois et princes, Charles VII en tête, hauts dignitaires ecclésiastiques, membres d'ordres religieux, familles patriciennes, gens du commun, toutes les classes de la société se rangent sous la bannière immaculée de la Vierge toute puissante de Saint-Pierre. La Confrérie de 1442, après trois siècles et demi de splendeur, sera englobée, en 1793, dans la suppression générale des corporations religieuses. Qu'on vante tant qu'on voudra la domination française pour les leçons d'organisation politique qu'elle nous a données, elle doit être éternellement maudite pour les ruines religieuses qu'elle a entassées chez nous et que le Concordat n'a pu relever.

* * *

A l'immense confiance de son peuple louvaniste, brabançon, la Notre-Dame de Saint-Pierre a toujours répondu par des interventions éclatantes. Elle fut la Vierge tutélaire, la Protectrice de la cité, le Palladium de Louvain, du Brabant, des Pays-Bas espagnols, et c'est une joie indicible pour le croyant de trouver sous la plume d'un savant aussi consciencieux que M. Van der Essen, la justification historique de cette affirmation.

Au cours du XVI^e siècle, à chaque fois que Louvain est assiégée et menacée d'effroyables désastres, en 1542 par les bandes du condottiere Van Rossum, en 1572 par le Taciturne, en 1582 par les soldats du duc d'Alençon, la population afflue à Saint-Pierre devant la statue miraculeuse, exposée en ces conjonctures dans la grande nef, et chaque fois Louvain est miraculeusement sauvée. La plus splendide délivrance fut celle de 1635, au début de la

période française de la guerre de Trente Ans, quand Richelieu médite d'écraser le Cardinal-Infant et de partager la Belgique entre la France et les Provinces-Unies. L'armée franco-hollandaise, huguenots et calvinistes, après avoir converti Tirlémont en océan de flammes, s'avance sur Louvain pour s'y précipiter comme un torrent dévastateur, faire périr l'Université, rempart de l'orthodoxie, et renouveler sur les personnes consacrées à Dieu les atrocités sacrilèges dont Tirlémont fut le théâtre. Il s'agissait de frapper un grand coup qui ferait tomber au pouvoir des ennemis les Pays-Bas espagnols.

L'heure qui sonnait fut tragique. Les milices communales, les bourgeois renforcés par les étudiants, soutenus par des soldats irlandais, coururent aux remparts. Tous les non-combattants, pendant la durée du siège, assaillirent Notre-Dame de Saint-Pierre, jusqu'aux petits enfants qui firent le tour de la procession nupials. L'ennemi dut lever le camp. Louvain fut sauvée, avec Louvain la Belgique. Il n'y eut qu'une voix pour proclamer que la Vierge était la Triomphatrice. C'est en reconnaissance de cette prodigieuse intervention que fut instituée la célèbre *Procession de Notre-Dame du Siège*, que l'auteur décrit avec une minutieuse richesse de détails pittoresques. Elle ne cessa de sortir jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, elle fait encore son tour traditionnel le premier dimanche de juillet. La statue drapée dans son manteau de brocart recouvert d'un voile de soie, couronne en tête et sceptre à la main, s'avancait comme une reine sous le dais orné de lys et porté sur quatre colonnettes d'argent.

Tous les corps constitués l'escortaient, derrière le Saint-Sacrement se groupait le corps académique, recteur en tête, et le magistrat au complet fermait la marche triomphale.

La procession de septembre et l'Ommegang, cortège profane illustré de chars allégoriques sont aussi étudiés par l'auteur qui émet sur leur origine une hypothèse nouvelle en les rattachant à la Kermesse, à l'anniversaire de la Dédicace de Saint-Pierre. Ces défilés somptueux où corps de métiers et ordres religieux se déroulaient dans la variété de leurs costumes et avec l'éclat de leurs étendards et de leurs bannières, où les prélats des grandes abbayes voisines, les maîtres de l'Université, les autorités de la commune se succédaient pour rendre hommage au Dieu de l'Eucharistie et à la Vierge tutélaire, étaient de magnifiques manifestations de foi qui mobilisaient la population entière et dont nos pâles processions ne peuvent donner qu'une faible idée.

Entre l'Université et la *Sedes Sapientiae*, comme la Vierge de Saint-Pierre fut appelée au XVIII^e siècle et comme Mgr de Ram, le premier recteur de l'Université renaissante s'est plu à en vulgariser l'appellation, entre la Vierge, siège de la Sagesse éternelle, puisque le Verbe incarné reposa en elle, et l'Université, siège et domicile de la science, il a toujours existé des liens étroits. C'est, comme nous l'avons dit, très vraisemblablement devant l'image vénérée que fut prononcé le discours inaugural, par le professeur Nicolas de Grumea, le 7 septembre, jour de la Nativité, date de la Kermesse qui attirait des multitudes de pèlerins et d'étrangers.

Désormais, l'*Alma Mater* brabançonne se réclamera du puissant patronage de la Vierge, ne manquera jamais de s'associer aux diverses manifestations de son culte, fera chanter la messe du Saint-Esprit à son autel, tandis que les nouveaux licenciés et docteurs promus ne manqueront pas d'aller rendre leurs hommages à la *Sedes Sapientiae* et de lui offrir une pièce d'or et une pièce d'argent, immédiatement après leur promotion. Par leurs legs et leurs offrandes, par leurs écrits et leurs discours, les maîtres s'intéresseront traditionnellement à la splendeur du culte marial.

M. Van der Essen, glanant dans la littérature des XVI^e et XVII^e siècles, a recueilli sur cette alliance de l'Université et de la Madone louvaniste les plus précieux détails.

Son livre est le mémorial d'un grand passé qu'il ressuscite avec tous les prestiges d'une érudition étonnante. Il forme un chapitre des plus vivants de notre histoire religieuse et sociale, il charmera tous les curieux, tous ceux qui sont avides de revivre, par un ensemble de traits suggestifs, les siècles écoulés.

Il faut souhaiter que ce livre ne se borne pas à de stériles reminiscences, mais qu'il ranime dans la génération présente le culte de cette Vierge célèbre qui occupa dans la vie religieuse, militaire, scientifique de Louvain une place si extraordinaire. N'avons-nous pas, nous Belges, trop déserté nos antiques sanctuaires nationaux pour porter hors de nos frontières l'expression de notre foi traditionnelle? Je ne voudrais pas écrire un mot qui pût attrister la piété des fervents de Lourdes, je constate simple-

ment l'histoire à la main, qu'il existe chez nous des lieux d'élection, sources de grâces miraculeuses que nous aurions tort d'oublier et de méconnaître.

J. SCHYRGENS.

L'Impérialisme.

Détachons d'un intéressant article du R. P. Yves de la Brière, dans les Etudes, du 5 juin (Au carrefour des impérialismes), cette belle mise au point :

Mais il faut, d'abord, s'entendre sur la signification même du vocable d'*impérialisme*, l'un des plus répandus et l'un des plus mal définis de la langue politique contemporaine.

Dans sa généralité, le mot impérialisme signifie la domination d'un peuple sur d'autres peuples. Domination par annexion de provinces sur le territoire métropolitain. Domination par expansion sur les terres lointaines, au moyen de colonies et de protectorats. Domination par influence ou suzeraineté politique sur des Etats vassaux. Domination par tutelle ou absorption économique sur des Etats clients.

Avec la domination elle-même, le mot impérialisme désignera les systèmes politiques et les doctrines philosophiques qui tendront à la promouvoir et à l'organiser.

Le phénomène de l'impérialisme a des origines naturelles. Qu'un riche propriétaire ou industriel s'installe dans une localité quelconque : l'importance de sa situation, la diversité de ses commandes et tractations commerciales, le nombre des personnes qui se trouveront en rapports avec sa maison et rechercheront sa clientèle donneront forcément, dans le district, un rayonnement étendu à l'influence économique, sociale, politique, morale de ce propriétaire ou de cet industriel. Les oppositions mêmes qu'il pourra susciter seront un témoignage indirect rendu à l'influence qui répond normalement à sa condition prépondérante dans le pays.

Or, dans la communauté internationale, il en sera de même, et non moins véritablement, pour un peuple plus puissant, disposant de ressources ou de domaines plus considérables, possédant une plus grande faculté d'expansion. Il ne pourra pas ne pas exercer un rayonnement d'influence économique et sociale, politique et morale, sur des peuples moins puissants, qui se trouveront en contact avec lui et qui auront besoin de lui comme fournisseurs ou comme clients. Le rôle de domination qu'exercera, par le fait même, le peuple prépondérant sera l'origine naturelle du phénomène de l'impérialisme.

L'immensité des moyens d'action et de pénétration que la civilisation contemporaine met aux mains d'un peuple fort centuplera la puissance de rayonnement qui assurera normalement une réelle suzeraineté de fait à la nation dominante. Le double problème économique du ravitaillement en matières premières et de l'écoulement des produits agricoles et industriels conduira aux solutions impérialistes. La modalité la plus fréquente de cette domination des grands peuples sera l'organisation d'une tutelle économique chez les peuples moins puissants qui seront les fournisseurs habituels de leur alimentation ou qui assureront fermement à leur production un débouché stable et permanent sur le marché commercial. La tutelle économique aura pour corollaire, avoué ou inavoué, mais inévitable, une certaine suzeraineté d'ordre politique.

Chez le peuple dominateur, surgira bientôt un système réfléchi pour motiver, développer et organiser cette pénétration chez autrui, cette prépondérance sur autrui. Le système débutera généralement par un programme de réalisations concrètes et immédiates. Des théoriciens viendront ensuite pour donner au système une allure scientifique ou doctrinale. Des orateurs et des poètes surviendront, à leur tour, pour exalter, dans le peuple prépondérant, l'état d'âme, la disposition psychologique qui convient à une nation dominante, exerçant une suzeraineté morale, sociale, spirituelle, sur des nations clientes, vassales ou sujettes. Ce sera la philosophie, ce sera la mystique même de l'impérialisme.

Aujourd'hui, le mot impérialisme est employé communément dans un sens péjoratif. On a coutume d'associer à ce terme l'idée d'une tyrannie implacable, exorbitante, fondée sur des procédés injustes et des visées abusives ou cupides. Les différents peuples

repoussent fréquemment la qualification d'impérialistes comme une accusation injurieuse.

Mais ce sens péjoratif du mot n'est pas le seul possible. Dans l'Europe d'avant-guerre, le terme d'impérialisme n'avait pas, le plus communément, une acception défavorable et odieuse. En bien des cas, il prenait, au contraire, une acception plutôt élogieuse et sympathique. On n'y attachait évidemment pas, en ce cas, l'idée d'une domination abusive et injuste, mais l'idée d'une tutelle équitable, offrant des avantages utiles et heureux aux peuples sur lesquels s'exerçait, politiquement ou économiquement, la suzeraineté d'autrui. C'est, depuis la Grande Guerre, l'impérialisme allemand, avec les visées exorbitantes qu'il prétendait atteindre en Europe et hors d'Europe, et avec les moyens condamnables qu'il employa pour y parvenir, qui est, en fait, responsable de l'acception péjorative que le mot impérialisme a reçue dans l'usage universel quand le contexte ne corrige pas manifestement cette indication de blâme. L'impérialisme de la Russie bolchevique contribuera plus encore à discréditer l'idée d'impérialisme et à en faire un épouvantail. Néanmoins, il demeure évident que la domination d'un peuple sur d'autres peuples n'est pas nécessairement tyrannique, abusive et injuste. L'acception péjorative est le résultat d'une simplification trop sentimentale et trop sommaire.

En réalité, l'impérialisme sera, comme la langue d'Esopé, une conception légitime ou illégitime, une réalisation admissible ou répréhensible, selon le caractère que prendront, de fait, son but et ses moyens. Le but et les moyens pourront être, selon les cas, en conformité ou en discordance avec les principes nécessaires de la justice et les règles objectives du droit. Il pourra donc y avoir différents impérialismes, les uns moralement dignes de blâme et les autres moralement exempts de tout reproche grave.

Néanmoins, l'opinion aujourd'hui courante, qui généralise trop facilement le sens péjoratif, n'est pas dépourvue de quelque fondement. Bien que l'impérialisme résulte d'un phénomène naturel et partiellement inévitable, bien que l'impérialisme d'un État prépondérant puisse être exercé avec une modération et une équité dignes d'éloges, on doit avouer que cette domination ou cette suzeraineté d'un peuple plus fort et plus riche sur des peuples moins forts et moins riches présente de terribles sollicitations aux passions habituelles du genre humain. Quelle tentation inquiétante pour la cupidité des nations les plus rapaces et pour la tyrannie des nations les plus despotiques et les plus brutales ! La suzeraineté de la puissance et de la richesse (c'est en quoi consiste l'impérialisme) a pour péril caractéristique les séductions trop humaines de la raison du plus fort. Il est donc à redouter que l'impérialisme se contienne bien rarement dans les limites exactes du bien commun, c'est-à-dire de la morale et du droit. L'acception péjorative du mot impérialisme a chance, en bien des cas, de se trouver exacte, mais à des degrés inégaux et sous des formes bien diverses.

Bref, du point de vue moral, comme du point de vue politique, on doit distinguer, selon les hypothèses variables, entre bien des nuances dans le blâme ou dans l'éloge, entre tel impérialisme à une certaine date et tel autre impérialisme à une autre date.

GRANDE-BRETAGNE

Politique étrangère.

D'après un article de Hugh F. Spender : La Politique étrangère de la Grande-Bretagne vue de Genève, dans The Fortnightly Review, de juin 1927 (1).

C'est la méthode empirique qui guide la politique étrangère de la Grande-Bretagne, car, dans la sphère politique, l'Anglais cherche toujours à arriver à des résultats immédiats et pratiques. Certes, la politique étrangère anglaise est guidée par certains principes déterminés d'ordre général, mais l'Anglais procède du

(1) Faisons remarquer une fois de plus que les articles résumés ici le sont très souvent à titre purement documentaire. Il est très utile, croyons-nous, que l'élite intellectuelle connaisse la façon dont on envisage à l'étranger les grandes questions du moment.

particulier au général et se refuse, s'agit-il de l'application pratique d'une idée politique, à être lié par des maximes auxquelles il devrait conformer son attitude dans tous les détails. Cette dernière méthode est la méthode française. Conséquence : il y a souvent conflit entre les deux, conflit dont le résultat est un compromis.

Dans son article, l'auteur se propose d'examiner jusqu'à quel point ces compromis ont contribué, en ce qui concerne la Grande-Bretagne, à servir la cause des idéals représentés par la S. D. N. ? De meilleurs résultats n'eussent-ils pas pu être atteints, si la Grande-Bretagne avait adhéré plus résolument à ses principes ?

Du point de vue de l'examen de cette question, Genève offre d'éminents avantages. Le Palais des Nations présente un tableau de la diplomatie moderne qu'on peut rarement rencontrer ailleurs. Il comprend les relations entre l'Amérique et l'Europe, puisque c'est à peine s'il se réunit à Genève une conférence de quelque importance sans que les États-Unis y prennent part. A Genève, se trouve une clef qui donne accès au plus captivant de tous les théâtres : celui sur lequel se joue le drame de la politique internationale.

Résumons-nous brièvement les événements qui se sont succédé depuis le traité de Versailles jusqu'à la situation présente. Wilson avait rêvé d'une paix basée sur ses quatorze points et permettant à l'Allemagne de rentrer dans le concert européen sans éprouver aucun sentiment d'humiliation, ni d'amertume. M. Lloyd George était du même avis.

L'un et l'autre cependant durent céder devant la fermeté de M. Clemenceau et sa détermination de faire prévaloir la politique française. Le Pacte de la S. D. N. resta toutefois dans le traité de paix, comme un tribut à la mémoire du président Wilson ; il y fut, il faut le dire, inséré grâce à la persévérance du gouvernement britannique autant que grâce à l'idéalisme wilsonien. Ce fut encore M. Lloyd George qui empêcha le traité de paix d'être plus dur encore en s'opposant aux exigences françaises relatives au Rhin frontière de la France. La diplomatie anglo-saxonne arracha à celle-ci d'autres concessions encore. D'une manière générale cependant, elle capitula de façon désastreuse devant le concept français de la paix.

L'hégémonie dans le domaine diplomatique européen passa à la France. La diplomatie britannique ne recommença à jouer une part effective dans les affaires d'Europe que lorsque Lord Curzon eut opposé son veto à la proposition du gouvernement Poincaré de faire reconnaître par la Commission inter-alliée de Rhénanie le régime séparatiste dans le Palatinat.

L'attitude adoptée dans cette question par le défunt ministre britannique des Affaires étrangères démontra la force de la position de la Grande-Bretagne envisagée comme intermédiaire entre la France et l'Allemagne. Lord Curzon était d'avis du reste que l'occupation de la Ruhr aurait également pu être empêchée si la diplomatie britannique était intervenue avec la même décision au moment critique.

Depuis, M. Poincaré a été, il est vrai, remplacé aux Affaires étrangères par M. Herriot, puis par M. Briand ; depuis, le soleil de Locarno s'est levé et l'Allemagne est entrée dans la S. D. N. « Locarno » est certainement l'apogée de l'œuvre de la diplomatie européenne d'après-guerre. Mais certaines des circonstances qui accompagnèrent « Locarno » ne se rencontreront vraisemblablement plus. Déjà M. Poincaré est revenu au pouvoir, déjà M. Stresemann a dû composer avec les nationalistes.

Si la diplomatie britannique veut recueillir aujourd'hui les mêmes lauriers qu'autrefois Lord Castlereagh, obtenant, par de sages concessions, la coopération de la France dans le concert européen au lendemain des guerres napoléoniennes, il faut que l'occupation rhénane prenne fin comme a pris fin le contrôle

militaire; il faut aussi que la somme totale des Réparations soit fixée à un chiffre que le Reich consente à payer. Les mérites du plan Dawes sont indubitables; cependant, aucune grande Puissance ne se soumettra indéfiniment au versement d'une indemnité si elle la regarde comme injuste et si elle s'estime assez forte pour pouvoir résister. Même observation en ce qui concerne les armements. Le Reich estime d'ailleurs, en se fondant sur le préambule de la cinquième partie du traité de paix, qu'il a le droit de demander le désarmement des autres Etats maintenant qu'il est désarmé lui-même.

Si, dans toutes ces questions, la Grande-Bretagne porte une immense responsabilité, elle dispose, dans la S. D. N., pour sa politique d'apaisement, d'un instrument bien plus approprié que celui que Lord Castlereagh avait dans la Quadruple Alliance. Sa position présente n'est pas moins forte en ce moment qu'elle ne l'était du temps de Castlereagh, et il faut reconnaître, sans réserves, la persistance et le courage avec lesquels Sir Chamberlain s'est efforcé, à Locarno, de réconcilier les points de vue français et allemand. Mais pourquoi faut-il que les promesses données à l'Allemagne, quant à une mitigation du régime d'occupation, aient été tenues de si mauvaise grâce? Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours 60,000 hommes de troupes dans la zone française d'occupation. Pourquoi l'affaire Rouzier n'a-t-elle pas été utilisée par le *Foreign Office* pour obtenir une nouvelle réduction des garnisons françaises dans le Palatinat.

On objecte qu'il faut bien tenir compte des difficultés de la position de M. Briand. Mais de son côté, M. Stresemann ne saurait résister longtemps à la pression qu'exerce sur lui le peuple allemand demandant qu'il adopte une attitude résolue sur la question de l'occupation rhénane. Et si la diplomatie britannique laisse échapper, pour faire prévaloir son point de vue, le moment opportun, il se pourrait bien que le gouvernement français se refusât à toutes concessions.

Un exemple récent montre cependant toute l'inutilité des concessions exagérées faites à M. Poincaré. Dans les séances de la Commission préparatoire de désarmement, l'Angleterre n'a fait que céder au gouvernement français dans l'espoir d'arriver à un accord. Résultat : M. Poincaré a obtenu ce qu'il voulait : le désarmement a été renvoyé à une époque indéterminée. Il faut en conclure que, d'une manière générale, il est inutile d'essayer d'arriver à un compromis avec M. Poincaré. Il ne s'ensuit pas cependant que le *Foreign Office* doive immédiatement adopter la tactique de choc pratiquée avec tant de succès dans une occasion mémorable par feu Lord Curzon.

Examinons la situation de plus près. Les Allemands demandent-ils que les régions occupées soient immédiatement évacuées? Non. M. Stresemann sait-il que la Grande-Bretagne tout comme la France sont décidées à rester intraitables sur ce point tant que le Reich ne leur aura pas donné satisfaction en ce qui concerne les forteresses allemandes à l'Est? Il le sait fort bien.

Le gouvernement allemand demande une nouvelle réduction des effectifs d'occupation dans le Palatinat et des garanties que l'évacuation aura lieu prochainement. Pourquoi le *Foreign Office* n'insisterait-il pas pour que les effectifs français fussent réduits à 30,000 hommes? Ce serait là un chiffre qui, sans contredit, impressionnerait notablement l'opinion allemande. Les Anglais pourraient du reste donner le bon exemple, puisqu'il y a 7,000 hommes de troupes britanniques à Wiesbaden. On pourrait demander aux Belges d'en faire autant.

Quoi qu'il en soit, que la Grande-Bretagne fasse connaître qu'elle a une politique bien arrêtée, une politique à laquelle elle compte adhérer, une politique visant à restituer la Rhénanie au Reich. Il ne sert de rien d'attendre, sans savoir au juste ce qu'on compte faire. La position occupée par l'Angleterre dans le

concert européen est d'une si incommensurable force, qu'elle n'a qu'à signifier clairement sa volonté pour écarter tous les obstacles obstruant son chemin. Mais M. Poincaré ne croira jamais que l'Angleterre parle très sérieusement avant qu'il ne lui ait été nettement signifié : notre patience est à bout.

Seulement, il convient d'espérer que les choses n'en arriveront pas là. Un désaccord non dépourvu d'acuité entre la France et l'Angleterre mettrait la politique locarnienne en péril. Mais le temps presse : et il ne faut pas que le peuple anglais laisse échapper de ses mains la tâche d'organiser la paix.

La grande illusion

D'après un article de W. A. Ackland : *La grande illusion dans The Review of Reviews du 15 mai-15 juin 1927.*

Fait curieux : aussitôt que le gouvernement — n'importe lequel — a déposé un programme de constructions aériennes, il est attaqué ouvertement et sous-main. C'est ainsi qu'à la veille du jour où ont été déposés les *Air Estimates* de l'année présente, un livre a paru qui est appelé à faire sensation : « La grande illusion » par « Neon ».

C'est une compilation fort habile de tout ce qu'on peut dire contre les aéroplanes et les dirigeables. Mais ce sont surtout les derniers qui sont visés. Le lecteur voit défiler devant lui en un exposé ingénieux « la loi des courants », « les principes du transport et de la navigation », « nos espoirs, nos échecs et nos désastres ». Il semble que pour obtenir des matériaux, le monde entier ait été mis à contribution et l'auteur recommande instamment à la Grande-Bretagne d'abandonner entièrement à leur sort dirigeables, hangars, etc., actuellement en construction.

La publication de ce livre est une contribution excellente à la controverse relative aux dirigeables. Peut-être est-ce la dernière décharge les visant.

Au cours des débats sur les *Air Estimates*, à la Chambre des Communes, il s'est trouvé du reste un député socialiste — M. Frank Rose, représentant de North Aberdeen — pour rééditer les mêmes arguments contre le « navire volant ». La sincérité de M. Rose n'est pas douteuse, et il se peut qu'il ait été influencé dans ses jugements par ce qui est arrivé à un appareil auquel il s'était certainement attaqué naguère : l'hélicoptère. Le ministre de l'Air a du reste répondu au fougueux député comme il convenait.

Le fait que le programme aérien actuel ait été sanctionné par le gouvernement travailliste semble attester du reste que le Parlement envisage cette grave question à un point de vue véritablement digne de l'Empire britannique. Sans doute, grâce au R. 100 et au R. 101, les dirigeables vont-ils bientôt passer du stade expérimental au stade pratique. Il est singulier d'autre part de voir avec quelle lenteur le peuple anglais se pénètre des idées nouvelles. Il lui manque parfois le don de vision et l'imagination.

Cependant Isaac Newton avait entrevu l'aviation et, pour parler comme M. Bertrand Russell, ce sont les dessins bizarres que sa main traçait sur le papier qui ont permis à Alan Cobham de faire le trajet d'Angleterre en Australie par la voie des airs.

La presse a puissamment aidé au développement de l'aviation anglaise. Pour cela, il y a d'excellentes raisons. Un journaliste voyage beaucoup et doit voyager le plus possible. La presse est très intéressée à voir les journaux arriver aussi vite que faire se peut dans les autres pays. Ne serait-il pas important, par exemple, pour le *Times* de voir son édition hebdomadaire vendue en Egypte au bout de deux jours, aux Indes au bout de cinq? Avec des services aériens réguliers ce rêve peut aisément être réalisé. Lorsque le dirigeable R 34 fut rentré d'Amérique ne rap-

portait-il pas au *Times* des exemplaires du *Philadelphia Public Ledger* datant de trois jours seulement?

Mêmes avantages du point de vue du transport des dépêches officielles, des lettres d'affaires urgentes et d'un tas d'autres choses trop longues à énumérer. Des relations plus intimes : voilà le corollaire de communications plus rapides.

Si l'Empire britannique donne l'exemple, il sera suivi par d'autres nations. Le monde entier se rétrécira notablement. On se soupçonnera moins, on se comprendra mieux. Les dirigeables ne sauraient être regardés autrement que comme un puissant facteur de paix.

En Angleterre c'est à peine si l'aviation est devenue majeure. Rappelons que le premier dirigeable qui eut attiré l'attention générale s'appelait *Nulli secundus* : venu de Farnborough, il doubla le dôme de Saint-Paul.

Devenu directeur du *Daily Graphic* en 1907 W. A. Ackland fit l'initiateur du vol le plus prolongé en ballon qui eût eu lieu jusque là (ce record n'a pas été battu depuis). Un certain E. M. Maitland qui se distingua grandement plus tard dans le même domaine accompagné de Charles C. Turner, un des rédacteurs du *Daily Graphic* (Gaudroné tait le nom du pilote) partirent en ballon de Londres (Crystal Palace) pour atterrir à Dvinsk (Russie).

En 1912, des rumeurs mystérieuses commencèrent à courir. On parlait de lumières inconnues vues la nuit dans le ciel sur la côte nord-est de l'Angleterre. L'idée que ces lumières pussent provenir de dirigeables fut tournée en ridicule par la presse. Mais M. Ackland (qui était à l'époque rédacteur au *Manchester Guardian*) avait en Allemagne un correspondant en qui il avait toute confiance, et obtint de lui les renseignements voulus. Le 24 février 1913, ce journal publia la description détaillée d'un voyage exécuté par un zeppelin lequel parti de Friedrichshafen était arrivé *via* Borkum jusqu'à Sheerness qu'il avait survolé pour revenir en Allemagne (Berlin) *via* Helgoland et Hambourg.

L'émotion causée dans le pays fut intense. Il semblait s'être éveillé. Mains débats eurent lieu à la Chambre des Communes. L'année suivante la guerre éclata.

Maitland vendit à l'armée le monoplane qu'il s'était acheté en 1912 et dirigea la première attaque aérienne sur Nieuport. Mais c'étaient les dirigeables qui le passionnaient et il réalisa une de ses ambitions lorsqu'il se fut embarqué pour l'Amérique en 1919 à bord du Zeppelin R. 34. Maitland avait foi en une flotte aérienne encerclant l'Empire et la randonnée du R. 34 sembla lui donner raison. Dans le journal de bord du navire aérien, il nota ce qui suit :

« J'éprouvai, je le confesse, une satisfaction délicieuse en contemplant pour la première fois d'en haut le sol d'Amérique. Plus que tout, ce fait me fait comprendre combien notre monde est petit en réalité! Quel rôle étonnant ces grands paquebots de l'espace aérien ne vont-ils pas jouer en reliant entre eux les points de notre globe les plus éloignés l'un de l'autre? Ce que les années qui vont suivre seront intéressantes! »

Ailleurs on trouve sous la plume de Maitland, dans ce même journal de bord, des prédictions relatives au confort dont les passagers aériens de l'avenir vont jouir à bord des dirigeables. Il y voit des fumoirs, des chambres à coucher, des salons chauffés, une cuisine ne le cédant en rien à celle qu'on trouve à bord des paquebots.

Condamner l'aviation parce qu'il se produit de temps en temps des désastres est tout aussi absurde que si on condamnait pour la même raison la marine marchande. En principe ces désastres ne prouvent rien. Une carte de l'atmosphère devra être dressée comme il existe des cartes de la mer. Les premiers Ministres des Dominions sont d'avis que l'air pourra rapprocher les capi-

tales de l'Empire plus qu'elles ne l'ont jamais été. Dira-t-on qu'ces premiers Ministres de l'Empire tout entier sont, comme le croit « Neon », sous l'emprise d'une « grande illusion »?

AFRIQUE DU SUD

Le British Empire

Peu de mois se sont écoulés depuis la Conférence impériale de Londres, laquelle aurait resserré, affirmait-on, les liens unissant les Dominions à l'Angleterre. Elle aurait mis au premier plan la royauté envisagée comme facteur de l'unité; elle aurait unifié à nouveau l'Empire et paralysé les tendances centrifuges, etc. Que n'a-t-on pas dit à cet égard?

Rentré dans le Sud-Afrique, le général Hertzog, chef du gouvernement de l'Union, dont le loyalisme avait pu sembler à bon droit suspect à certains moments, déclarait bien haut que la « nationalité » sud-africaine avait été reconnue explicitement par la Conférence, l'Angleterre et l'Empire et que le séparatisme était mort. Le général Smuts lui-même, cette espèce d'*alter ego* à rebours du général Hertzog (là où Hertzog dit blanc, Smut dit noir et *vice versa*) s'était dit satisfait des déclarations de son rival.

Le temps était au beau-fixe de Capetown au Zambèze. Aujourd'hui, c'est presque la tempête qui y sévit.

Que s'est-il donc passé?

Le respect d'un « chiffon de papier » provoquait, il y a treize ans, l'entrée en guerre de l'Angleterre. Là-bas, en Afrique australe, c'est un chiffon d'étoffe qui risque de déclencher une guerre civile au petit pied. L'Union sud-africaine s'estime assez importante pour avoir son drapeau à elle. Le projet gouvernemental — dernière ce projet, il y a la partie hollandaise de la population — n'admet pas l'*Union Jack*. Le drapeau anglais sera hissé à l'occasion de certaines solennités (fête du Roi, *Empire Day*, etc.) conjointement avec le drapeau sud-africain. Mais sur ce drapeau même, rien ne rappellera la vieille Angleterre.

Ce projet — déjà adopté en deuxième lecture par le Parlement de Capetown — a mis le feu aux poudres. Les plaies qu'on croyait cicatrisées se sont rouvertes.

Après tout, un quart de siècle seulement nous sépare de Vereeniging. Et Miss Emily Hobhouse, l'héroïne intrépide des camps de concentration, est morte, il y a quelque dix-huit mois seulement.

La population anglaise, est-il besoin de le dire, a pris nettement parti contre le drapeau projeté. L'opposition est si chaude, au Natal notamment, qu'on parle ouvertement dans cette province de sortir de l'Union sud-africaine.

Vraisemblablement, les choses n'en arriveront pas là. Mais toute cette querelle ne démontre-t-elle pas à quel point, en ce qui concerne certaines de ses parties constituantes notamment, l'Empire britannique repose sur des bases fragiles?

Autre symptôme : cette même Union sud-africaine vient de se payer le luxe d'avoir son propre ministre des Affaires étrangères. En cela, elle n'a fait, du reste, qu'emboîter le pas à l'Etat libre d'Irlande où M. Desmond Fitzgerald préside avec distinction à l'activité du Foreign Office dublinois. Désormais, il aura un pendant aux antipodes. Jusqu'ici, le général Hertzog concentrait entre ses mains la présidence du Conseil et la politique étrangère de l'Afrique du Sud, à l'instar de ce qui a lieu dans les autres Dominions, l'Irlande exceptée. Désormais, ce sera M. Bodenstein, professeur à l'Université de Stellenbosch et ancien co-directeur

du journal boer *De Burger*, qui veillera dans le domaine extérieur aux intérêts de l'immense Dominion.

Si cet exemple est imité ailleurs — ce qui est fort possible — l'Empire britannique sera doté avant peu de quatre ou cinq, ou six ministres des Affaires Etrangères, dont un au moins sera presque toujours porté à prendre le contre-pied de ce qu'on voudra à Londres.

Mais parmi ceux dont le royaïsme et le bon vouloir à l'égard de la mère-patrie ne sont pas suspects figurera celui du Canada, lequel a déjà signifié, on le sait, qu'il ne se considérerait pas lié par le pacte de Locarno. Inutile d'ajouter que Capetown et Dublin se considéreront encore moins astreints aux stipulations locarniennes. L'Australie et la Nouvelle-Zélande agiront-elles autrement, ce ne sera pas en vertu d'obligations quelconques, mais mues par de simples questions de sentiment.

Ce n'est pas encore le chaos. C'en est un peu le prélude.

Et c'est une piètre consolation que celle qu'invoque le *Manchester Guardian* en rappelant que les Dominions se sont engagés

à ne pas conclure de traités sans s'être consultés mutuellement au préalable! Jusques à quand cet engagement va-t-il être observé?

* * *

Imaginons-nous d'autre part un conflit éclatant entre un Dominion — le même Sud-Afrique, par exemple — et le Japon. L'Union qui n'a ni armée ni flotte demandera certainement à l'Angleterre de venir à son aide. Et l'Angleterre accourra sans hésiter.

Mais que la Grande-Bretagne ait une guerre sur les bras en Europe ou même en Asie, il est deux Dominions au moins qui, vraisemblablement n'interviendront pas.

Il y a dans un tel système un élément d'absurdité, un non-sens qui saute aux yeux. Et un système édifié en partie sur un non-sens est-il longtemps viable?

Il est permis, à cet égard, de rester quelque peu sceptique.



Tailleur - 1^{er} Ordre

CHEMISES

DUPAIX

CHAPEAUX

CRAVATES

CANNES,

COLS

TÉLÉPHONE 23116

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux Loups, Bruxelles

MAISON DU LYNX

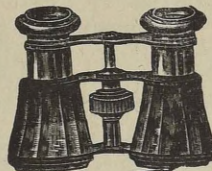
34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie

Optique

Juveliers

Baromètres



Faces à main

Articles de luxe
et
ordinaires

Exécution soignée

des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

E. D. PAUL, P. REGIBO & C^o

AGENTS DE CHANGE

Maison agréée en Bourse de Bruxelles

1, rue du Gouvernement Provisoire, BRUXELLES

TOUTES OPÉRATIONS AU COMPTANT ET A TERME

Spécialité d'études et de
documentation financière

LA MAISON RÉPOND A TOUTE DEMANDE DE
RENSEIGNEMENTS PAR RETOUR DU COURRIER

La publicité

dans

La Revue Catholique
des Idées et des Faits

est

TOUJOURS EFFICACE

LIBRAIRIE ALBERT DEWIT.
53, RUE ROYALE, BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE

LÉOPOLD I^{ER}

Oracle politique de l'Europe

PAR
le Comte E. CORTI et le Baron C. BUFFIN

Un beau volume in-8° de 385 pages avec portrait hors texte.

PRIX 25 FRANCS



Après le livre du comte L. de Lichtervelde sur Léopold II, qui vient de remporter un succès triomphal, voici un ouvrage sur Léopold I^{er} qui piquera, au même degré, la curiosité publique.

L'œuvre du Comte Corti et du Baron Buffin est tout à fait originale. Elle n'emprunte rien aux ouvrages publiés antérieurement sur Léopold I^{er}. On dirait même qu'elle se donne la coquetterie de les ignorer presque complètement. Elle est rédigée dans toutes ses pages d'après des documents restés inédits jusqu'à ce jour : correspondances du Roi lui-même avec des princes de la maison d'Autriche, empereur et archiducs, ainsi qu'avec des hommes d'État étrangers, papiers, mémoires et correspondances de ministres belges, et des serviteurs les plus intimes du Roi, rapports de diplomates, tous papiers restés inaccessibles aux chercheurs. C'est dire qu'on y trouvera beaucoup de nouveau. Notre premier Roi y apparaît sous un aspect insoupçonné.



La 8 CV. FIAT modèle 509

est par excellence la voiture rapide, économique et la mieux suspendue.

Agence Exclusive : L'AUTO-LOGOMOTION

35-45, rue de l'Amazone. BRUXELLES

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

BOUCKOMS

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

L'OUVRAGE MODERNE

Magasin spécialiste d'ouvrages de Dames

Liquide du 1 au 30 Juin

Un stock important d'ouvrages de mains en toile blanche, grise et de couleur; pochettes et sacs au raphia, rabannes, coussins et carpettes au point de bouclette.

Passer y faire votre choix avant de partir en vacances

83, rue de la Madeleine, BRUXELLES



COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885
46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 48

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Encres Antoine

POUR LE GROS :

CHARLES CORFU

Place des Martyrs, 7

Représentant-Dépositaire

BRUXELLES

Encres Antoine

Téléphone 229,64